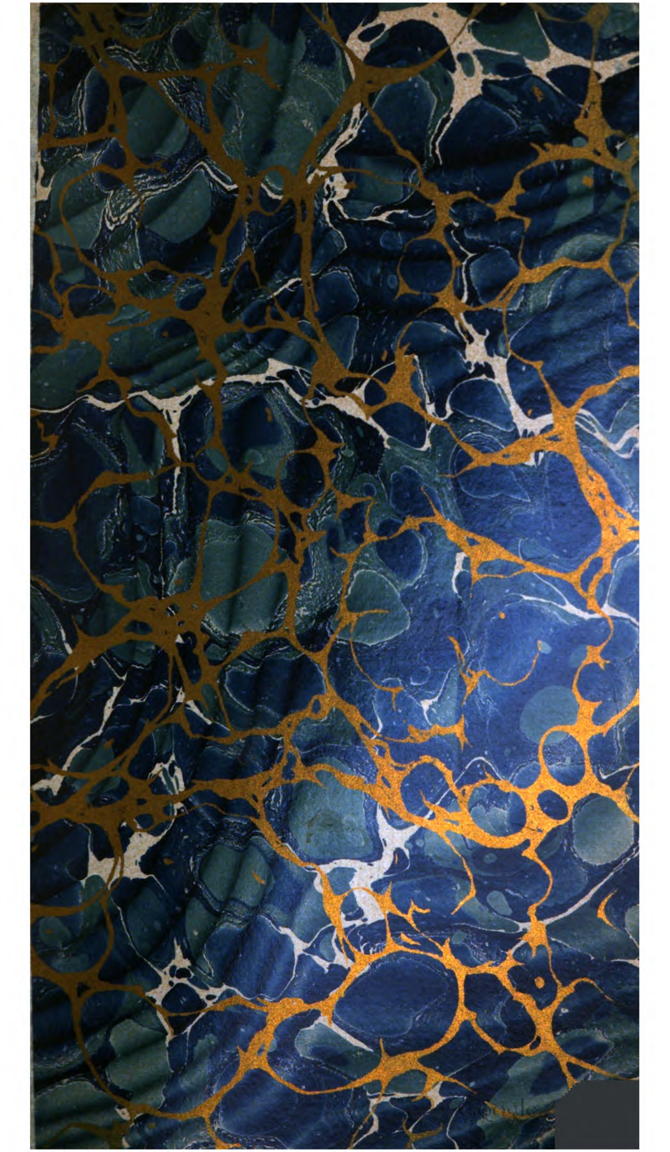


Mol 850.3







L'ENFER BURLESQUE

LE MARIAGE DE BELPHÉGO

ET

LES ÉPITAPHES DE M. DE M

réimprimés sur l'édition de Cologn
et augmentés d'une Notice bibliog
par M. Paul LACROIX



GENÈVE
CHEZ J. GAY ET FILS, ÉDITEURS
1868

L'ENFER

BURLESQUE

COLLECTION MOLIÈRESQUE

TIRÉE A CENT EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS

96 *sur papier de Hollande*
et 4 *sur papier de Chine*
plus deux sur peau vélin

Exemplaire N° 44.

Genève. — Imp. L. Czerniecki, Pré-l'Évêque, 40

Charles Jaulnay

L'ENFER BURLESQUE

LE MARIAGE DE BELPHÉGOR

ET

LES ÉPITAPHES DE M. DE MOLIÈRE

réimprimés sur l'édition de Cologne, 1677
et augmentés d'une Notice bibliographique
par M. Paul LACROIX



GENÈVE
CHEZ J. GAY ET FILS, ÉDITEURS
1868





NOTICE

SUR

L'ENFER BURLESQUE

Le poëme de l'*Enfer burlesque*, qui ne contient que 130 vers sur Molière, est néanmoins, à cause de ces vers, un des documents les plus curieux qu'on puisse recueillir dans une collection de pièces contemporaines relatives à notre grand poëte comique; d'autant mieux que les biographes n'ont pas fait usage des renseignements qu'ils auraient dû tirer des 130 vers en question. Ces renseignements nous donnent un portrait, fort ressemblant sans doute, quoique chargé, de l'illustre comédien. Ce n'est qu'un portrait physique, bien entendu, esquissé d'après nature pendant une repré-

sentation du théâtre du Palais-Royal; mais la physionomie de l'acteur, son jeu et son costume s'y trouvent fidèlement reproduits. On remarque aussi, dans le passage concernant Molière, deux ou trois particularités intéressantes, entre autres l'espèce de terreur que le poëte inspirait aux courtisans, qui l'entouraient d'égards et de politesses obséquieuses, probablement pour échapper à ses terribles critiques et à ses mordantes épigrammes. On savait que Molière était sous la sauvegarde du roi et qu'il avait le droit de tout dire, pourvu qu'il amusât Louis XIV.

Le poëme de l'*Enfer burlesque* date de l'année 1668; il est, par conséquent, antérieur aux représentations publiques et à la publication du *Tartuffe*, qui ne fut joué et imprimé à Paris qu'en 1669. Mais cette comédie, dont les trois premiers actes furent joués à la cour en 1664 et qui aurait même été représentée en entier chez le prince de Condé, à la fin de cette année-là, avait acquis dès lors une immense célébrité, par suite des attaques de toute espèce que les faux dévots ne cessaient de diriger contre Molière. L'*Enfer burlesque* était une de ces attaques, et on en devinera sans peine la portée et l'objet, quand on apprendra que

l'auteur anonyme tenait, par état, à l'Eglise et surtout au clergé.

La première édition, qu'aucun bibliographe ne paraît avoir connue, est intitulée: *L'Enfer burlesque, tiré des visions de dom F. de Quevedo*, par M. C. I. (sans nom de lieu ni de libraire, 1668, petit in-12 de 81 pages, non compris le titre). Il est aisé de voir que cette édition clandestine n'avait pas obtenu la faveur d'un privilége du roi. Nous pensons qu'elle sortait d'une imprimerie de province. Une seconde édition, qui put être imprimée à Paris, au moyen d'un privilége collectif, parut quatre ans plus tard avec le nom de l'auteur, mais sous un autre titre: *Les Horreurs sans horreur*, poëme comique, tiré des visions de dom F. Quevedo, avec plusieurs satyres et pièces galantes, par M. Jaulnay (Paris, J.-B. Loyson, 1671, avec privilége du Roy, in-12 de 3 feuillets prélim., 65 et 46 pages). L'auteur avoue, dans sa préface, qu'il s'est décidé à changer le titre de son ouvrage, pour donner satisfaction à « quelques esprits eclairez d'une fausse lumiere et prejudiciable aux bonnes intentions,» qui « se sont effarouchez d'abord à la vuë de ces deux termes (l'*Enfer burlesque*), jusques à damner charitable-

ment celuy qui les avoit inventés, sans autre connoissance de cause ». Du reste, l'auteur, en continuant à s'excuser d'avoir composé un poëme burlesque qui renferme, dit-il, « d'assez pressantes instructions pour faire rentrer en eux-mesmes ceux que l'amour du libertinage esloigne de tous les sentiments qu'un chrestien doit avoir des rigueurs de la Justice divine », croit inutile de nous faire connaître les motifs qui l'ont poussé à s'attaquer à Molière.

Ces motifs sont faciles à comprendre, si l'on se rapporte à la troisième édition qui ne fut pas imprimée en France, mais en Belgique, sous la rubrique de *Cologne, chez Jean Leblanc*, 1677, petit in-12 de 112 pages, non compris 3 feuillets préliminaires et un frontispice gravé, représentant Molière assis sur une chaise percée et s'agitant comme un démoniaque, pendant qu'un diable armé d'un soufflet, lui souffle dans le derrière l'esprit infernal dont le poëte anime ses comédies. Dans cette édition, que l'auteur a certainement surveillée ou provoquée lui-même, il a ajouté dix vers sur la mort de Molière, pour déclarer qu'Elomire

... ne trouva dans sa fin
Ni Dieu, ni loy, ni medecin.

Hormis ces dix vers ajoutés, le passage relatif à Molière est le même dans la première et dans la troisième édition. Il y a seulement, dans la seconde édition, une variante qui n'est pas sans intérêt; le poëte burlesque dit que le costume d'Elomire était un héritage de Scaramouche :

Il portoit dessus son eschine
Un ridicule mantelet
Rouge, verd, noir et violet,
Que Scaramouche eut de son oncle...
Si j'avois une rime en *oncle*,
Je m'en servirois bien icy.

C. Jaulnay, en sa qualité de doyen et chantre de l'église de St-Rieule à Senlis, faisait la guerre, avec les armes de la satire, à l'auteur du *Tartuffe*.

Charles Jaulnay avait débuté dans les lettres par un livre d'histoire ecclésiastique : *Vie de St-Rieule, second évêque d'Arles, depuis premier évêque de Senlis* (Paris, 1642, in-8°). C'était une grossière erreur historique : de deux saints portant le nom de Rieule, de deux évêques, il n'en avait fait qu'un seul. Il ne rectifia pas complétement son erreur, dans une seconde édition intitulée : *Le Parfait prélat, ou la vie et les miracles de St-Rieule, apôtre et patron du diocèse de Senlis,*

avec une histoire ou annales de l'église de Senlis, contenant plusieurs choses mémorables arrivées depuis plus de quinze cens ans sous l'épiscopat de chaque évêque (Paris, Paslé, 1648, in-8°). Charles Jaulnay ne s'occupait pas seulement d'hagiographie; quoique doyen et chantre de l'église de St-Rieule, il se mêlait de poésie burlesque et galante; il dédiait *aux belles* un petit volume tout rempli de galanterie théorique et pratique: *Questions d'amour, ou Conversations galantes dédiées aux Belles*, par M. Jaulnay (Paris, J.-B. Loyson, 1671, in-12 de 4 feuillets prélim., 130 pages et 2 feuillets pour le privilége, frontispice gravé). Le privilége de ce singulier livre, en date du 24 novembre 1670, est accordé au sieur C. Jaulnay, pour faire imprimer les *Horreurs sans horreur, avec plusieurs satyres et pièces galantes*. L'ouvrage ne se vendit que médiocrement, puisqu'on le fit reparaître, trois ans plus tard, avec un nouveau titre, dans lequel ne figurait plus le nom de l'auteur: *Maximes et questions d'amour, avec les responces aux questions, pour s'entretenir en compagnie des Dames* (Paris, J.-B. Loyson, 1674, in-12).

Ce fougueux ennemi du *Tartuffe* de Molière s'était aussi occupé certainement de

théâtre, car nous trouvons, à la suite de la seconde édition de son *Enfer burlesque*, une satire adressée à M. de L**, dans laquelle il a intercalé un dialogue du docteur Metaphraste et du seigneur Albert, sur le fait du mariage. Ce dialogue n'est autre qu'une très-bonne scène de comédie. On en jugera par ce couplet du docteur, que Jaulnay avait peut-être imité du *Docteur amoureux* de Molière :

Toute femme, dit-on, renferme un labyrinthe
Où l'on ne doit entrer qu'à taston, qu'avec crainte;
Dans le penchant duquel, d'un faux eclat couvert,
Les plus huppez marys ont esté pris sans vert.
Oui, la peur d'un humain doit estre sans egale,
Lorsqu'il veut se glisser dans ce fascheux dedale;
Il doit se figurer que ses sombres detours
Ont des pieges tendus au bonheur de ses jours,
Et qu'une femme enfin qu'on aime et qu'on adore
D'un mary maintefois a fait un minotaure.

Ce n'est pas tout; dans une seconde satire adressée à Mlle N**, de Senlis, Charles Jaulnay semble prendre à parti Molière lui-même, qu'il accuserait d'avoir fait la satire du monde entier en général, et des habitants de Senlis en particulier : « Je te veux proposer, dit-il, l'exemple de Fastimond, avec lequel j'eus le malheur de

me rencontrer ces jours passez chez le plus intime de mes amis, où ce Narcisse du temps, qui est sans cesse l'admiration de sa personne, qu'il apporte pour exemple, dans toutes les censures, et dont il fait le panegyrique, avec autant d'eloquence que l'inhabileté de sa langue le peut souffrir ; ce ridicule, dis-je, voulut entreprendre de faire une satyre generalle de nostre ville, voulant prouver par des arguments aussi vains que sa teste, que tous ses habitants estoient grossiers, sans cœur, sans naissance et d'un genre de la seconde classe. » Suit la satire en vers libres, très-bien frappés. « Je ne pus m'empescher de rire, continue Jaulnay, de la naïve description que nous fit Fastimond de quelques originaux que l'on peut censurer avec justice. Mais cette petite joye où s'abandonna mon cœur, fut bientost changée en un chagrin presque sans exemple, lorsque cette langue serpentine jeta le reste de son fiel sur la conduitte de quelques saintes âmes dont on doit reverer la pureté, et qui montrent assez dans leur maniere de vie que leurs actions ont une conformité entiere avec les corrections fraternelle squ'elles employent chaque jour à redresser les esprits fourvoyez de nos libertins. Et pour t'expli-

quer en peu de mots le juste sujet de mon mecontentement, je te diray que notre nouveau reformateur, après avoir medy du tiers et du quart, tourna l'aigreur de ses invectives contre les medisans mesmes, qui ne manquent point de nous dechirer en morceaux sous quelque debile apparence et qui n'a d'autre fondement que celuy que leur mauvais genie leur peut fournir, donnant un tour criminel aux actions les plus justes et les plus innocentes. Si un jeune homme se plaist dans la conversation des dames et qu'elles le regardent de bon œil, on ne luy accorde pas moins que les dernieres faveurs. S'il se divertit avec ses amis, c'est un yvrogne et un despensier. S'il est retiré, c'est un bigot; s'il parle beaucoup, c'est un fou; s'il ne dit mot, c'est un stupide; enfin, quelque precaution qu'un homme du monde employe dans la conduite de ses actions, il ne peut eviter les traits d'une mechante langue. «Il n'y a, dit nostre Caton, que les Tartuffes du siecle qui peuvent se permettre cet advantage, et qui du masque specieux de leur bigotterie se font un rempart assuré contre les attaques des censeurs les plus envenimez.» Et rehaussant icy les accens de sa voix, il prononça ces vers, avec une exclamation pathétique:

Hûreux Leonidas dont la fine pratique
A fait de ta maison un serail catolique :
Tu courtises sans cesse, et ton amour puissant
Te rend aux yeux de tous deffaict et languissant;
Mais sous le vain dehors d'une âme chaste et pure,
Tu te mets à l'abry des traits de la censure.
Les Philis chaque jour vont d'une sainte ardeur
T'offrir devotement leur mourante pudeur,
Et les maris charmez de tes vertus sans bornes
Vont mettre leur honneur à couvert sous tes cornes. »

Est-ce que nous n'aurions pas là des vers retranchés du *Tartuffe* et qui auraient fait partie de la première comédie de l'*Imposteur?* Dans tous les cas, si *Fastimond* est un pseudonyme de Molière, Charles Jaulnay nous raconterait lui-même ici l'origine de sa querelle avec Elomire, qu'il avait impitoyablement maltraité au point de vue moral dans l'*Enfer burlesque*, en reconnaissant, toutefois, que c'était *un excellent génie*. On ne manquera pas de remarquer, dans la citation que nous avons empruntée à une satire de Jaulnay, les rapprochements qu'on peut faire de cette citation avec plusieurs scènes du *Misanthrope* et du *Tartuffe*.

Quant au *Mariage de Belphegor*, l'auteur ou l'éditeur de l'*Enfer burlesque* l'a fait réimprimer à la suite de ce poëme diabolique, comme « une pièce fort utile et nécessaire pour apprendre à se bien gouverner dans le

mariage et à y entretenir la paix et la concorde.» Depuis que La Fontaine avait mis en vers, sous le nom de *Belphegor*, la nouvelle de Machiavel, en se l'appropriant par des traits fins et délicats qui n'appartenaient qu'à lui, l'héroïne de cette nouvelle, Mme Honesta, était devenue le prototype de Mme Molière. On disait, on croyait que La Fontaine avait peint cette prude diabolique d'après la Bejart, à qui le sobriquet de *Mme Honesta* était resté au théâtre comme à la ville. Ce n'est donc pas sans intention maligne, que le *Mariage de Belphegor* a été placé ici avant les Epitaphes de Molière. Jaulnay n'a cependant rien à revendiquer dans cette charmante imitation en prose de l'italien de Machiavel. Le traducteur, ou plutôt l'imitateur était le savant helleniste, Jacques le Fevre, qui n'avait pas encore reçu le bonnet de docteur en théologie, lorsqu'il fit imprimer, à Saumur, sans doute, le *Mariage de Belphegor, nouvelle italienne* (sans nom de lieu, 1664, in-12 de 139 pages), qui est précédé de cette dédicace *à M. M*******, initiales qui cachaient le nom de Mme Molière :

Escoutez, belle Iris, la redoutable histoire
Que je viens de tirer d'un antique grimoire :
Vous y lirez peut-estre, avec quelque douleur,
Du pauvre Belfegor la peine et le malheur,

Et direz, en oyant sa cruelle aventure,
Qu'un diable est quelquefois chetive creature,
Puisqu'après tant d'ennuis et tant de maux soufferts,
Il ne put rencontrer son salut qu'aux enfers.
Surtout ne croyez pas que ce soit une fable,
Car je puis bien jurer, avecque verité,
Qu'un exemple à peu près semblable
Vous sera demain debité,
Avant que vous soyez à table.

Ce sont là les seuls vers que Jacques le Fevre nous aurait laissés, si toutefois ils sont de lui, comme la traduction que l'abbé Goujet lui attribue positivement dans son article qui fait partie du *Moreri* de 1759. On avait pensé que cette traduction, pleine de traits plaisants et ingénieux ajoutés à l'original, pouvait être de La Fontaine. Mais Jacques le Fevre y a mis en quelque sorte son cachet, en publiant, dans le même volume, à partir de la page 69, la vie de Thesée, traduite de Plutarque et accompagnée d'une spirituelle lettre à M. le comte de L... Il n'en reste pas moins certain que Armande Bejart, femme de Molière, avait mérité que les amis du mari la désignassent sous le nom de Madame Honesta.

Jaulnay, après avoir voulu appliquer ainsi à Molière le rôle du démon qui avait pour son malheur épousé cette méchante femme, a ter-

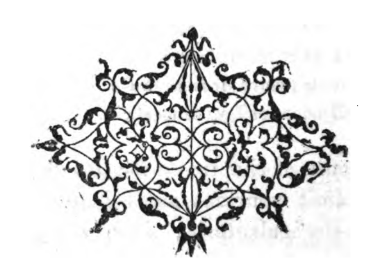
miné son recueil par un choix des Épitaphes de Molière, qui avaient couru manuscrites et dont quelques-unes furent insérées dans le *Mercure galant.* On ne sait pas le nom des auteurs de ces épitaphes, si ce n'est celui de la première, que La Fontaine a signée. Les autres sont, la plupart, malveillantes, et même odieuses : on ne doit donc pas s'étonner qu'elles aient circulé anonymes. Charles Jaulnay peut en revendiquer une ou deux, pour son compte, entre autres la plus abominable qui finit par deux vers de l'*Enfer burlesque :*

Il se servit de la coquille
Et de la mere et de la fille,
Et ne trouva dedans sa fin
Ni Dieu, ni loy, ni medecin.

Ce doyen et chantre de l'église de Saint-Rieule était pourtant assez indulgent en affaires de galanterie ; dans ses poésies amoureuses, il se permet les images les plus lubriques, et dans ses *Questions d'amour*, il ne craint pas d'aborder les matières les moins canoniques ; par exemple, à cette question : « Si les dernières faveurs se peuvent donner, par une honneste maistresse, comme des preuves de son amour? » il

répond, *ex cathedra* et théologalement : « Une honneste maistresse doit aimer son amant plus que sa reputation, et sur ce pied elle doit accorder la dernière faveur à son amant, comme une preuve de son amour, jamais autrement. » Voilà certes un plaisant confesseur, qui avait bonne grâce de reprocher à Molière sa *Tarte à la crême!*

P. L.




L' ENFER
BURLESQUE.


L' ENFER,
BURLESQUE.

L'ENFER BURLESQUE

LE MARIAGE DE BELPHEGOR

Epitaphes

de M. de MOLIERE



A COLOGNE

Chez Jean le Blanc

M D C. LXXVII



L'ENFER
BURLESQUE

Puisque ne point faire d'exorde
N'est pas un fait digne de corde,
De galeres, ny de prison,
Quand on escrit avec raison,
Donc, *a fortiori*, j'espere
Que si je m'exempte d'en faire
Dans un livre asne par excez,
On ne fera pas mon procez;
Mais qu'on le fasse ou non, qu'importe.
Je vais commencer de la sorte.

Je, qui suis un certain quidam
Descendu du bon pere Adam,
Et d'Eve nostre bonne mere
Qui nous accabla de misere
Pour avoir forcement mordu
D'une pomme de cas pendu,
Disons plustost de cas pendable,

Dont cette femme miserable
Nous rendit charitablement
Coupables je ne sçai comment
(Cela soit dit par parenthese);
Moy, dis-je, assez mal à mon aise
D'estre par un sort rigoureux
Issu de ce sang malheureux :
J'estois un jour proche l'Espagne,
Dedans un jardin de campagne,
Les yeux sur la terre fichez,
Ruminant sur mes vieux pechez
Et sur l'estat de cette vie,
Lors que mon âme prit envie
De reposer auprès de l'eau
Qui couloit d'un petit ruisseau.
A l'abry d'un feuillage sombre,
Dessous lequel force concombre,
Choux verds, ozeilles et melon
Se pouvoient cueillir à foison.
Ce lieu charmant et solitaire
Assez capable de me plaire,
M'inspira bientost le sommeil,
Et Morphée, un fou sans pareil,
Un trompeur, un Jean de Nivelle,
Me vint embrouiller la cervelle
De mille sottes visions,
De fantosmes, d'illusions,
Et de quelques chimeres vaines,
Qui me causerent tant de peines,
Que j'en pensay devenir fou.

Ayant resvé mon chien de sou,
Tantost de batailles gaignées,
Tantost de testes ensaignées,
Tantost de crime et de forfait,

Et tantost de Marcin deffait;
A mesme temps (chose estonnante!)
Je trouvay, contre mon attente,
Deux grands chemins tortus, ou droits,
Qui naissoient de mesmes endroits.
Celuy qu'on voyoit à main droite,
Beaucoup plus serré qu'une boëte,
Ne laissoit pas entrer quelqu'un,
Qu'il ne fust pour le moins à jeun,
Ou qu'il ne deschargeast son ventre
Avant que dire : Il faut que j'entre.

Aussi ces portes-cocluchons,
Qui sont gras comme des cochons,
Et que le jus d'Octobre noye,
Ne choisissent pas cette voye,
Sçachant que pour les vastes corps
Tant d'eux, que de tous leurs consors,
Il faut un chemin d'importance
Semblable aux grands chemins de France
Item, Messieurs les courtisans,
Qui cherchent des chemins plaisans
Pour faire rouler leurs carrosses
Remplis de concubines grosses,
Vont chercher de plus beaux sentiers
Pour planter leurs arbres fruictiers.
Item tous ces gens de pratique,
Ces pestes de la République
Qui feignent d'estre honnestes gens
En escorchant les païsans,
S'esloignent fort de cette route;
Car ils sçavent bien que sans doute
En ces sentiers on ne peut pas
Piller grand nombre de ducas.

Enfin ny l'hyver, ny l'automne,

En ces lieux on ne void personne;
Ce ne sont que deserts affreux,
Que chemins aspres et pierreux,
Remplis d'espines tres-piquantes,
Qui sont des marques evidentes
Que c'est un sentier escarté
En tout temps fort peu frequenté.

Je vis pourtant en ce passage
Qu'on y faisoit quelque voyage,
Mais, certe, avec grandes douleurs :
Car beaucoup de ces voyageurs
S'estoient deschiré le visage;
Quelques-uns, pour tout heritage,
S'estoient rompus jambes et bras;
D'autres sautant d'un roc en bas
Avoient escrasé leurs cervelles;
D'autres y laissoient les mammelles,
Et quelque membre de renom
Dont je n'escriray point le nom.

Dans cet estonnement estrange
Où j'estois de voir un meslange
De pieds, de jambes et de mains,
Je m'adresse à deux pellerins
Que j'aperçus dans des espines,
Gens de tres-effroyables mines,
Et de qui les corps descharnez
Sembloient des restes de damnez.
Je leur dis donc par raillerie :
Y a-t-il point d'hostellerie
Où l'on puisse aisement gister ?
Il ne se faut point arrester,
Me dirent-ils, et les tavernes
Ne sont pas dans ces lieux externes :

Car c'est un sentier peu battu
Qui nous conduit à la vertu.
Après ces mots, ils me quitterent,
Et contre les cailloux heurterent
Disant d'un ton de voix fort doux :
Que le bon Dieu soit avec vous.
Et moy je fis un pas derriere
Pour entrer dans l'autre carriere;
Car ce chemin rempli d'horreur
Estoit mal propre à mon humeur
Qui suivoit souvent la desbauche.
Je tournay donc sur la main gauche,
Cherchant quelque lieu de plaisir
Pour me divertir à loisir.
Dieux! que mon cœur sentit de joye
De se trouver dans cette voye!
Que mon âme en ces doux moments
Gousta de divertissements!
Jamais tant de chœurs de musiques,
Ny tant de banquets magnifiques,
Tant de spectacles et de jeux,
Ne se montrerent à mes yeux;
Là les ballets, les mascarades
Et mille charmantes aubades
Reveilloient les plus endormis;
On n'y voyoit que gens bien mis,
Bien faits, adroits, de bonne mine,
Les uns docteurs en medecine,
Id est graduez en venins
(Car tous les sçavans medecins
Qu'entre les grands docteurs on loge,
Sont honorez de cet eloge);
Les autres estoient courtisans,
Grands jaseurs et tres-medisans,
A genoux devant leurs coquettes

Qui les amusoient de sornettes,
Et faisoient retentir partout
Cent contes à dormir debout.
Plus des abbés de consequence,
Fort grands favoris de leur pance,
Accompagnez de fanfarons,
Marquis, vicomtes et barons,
Et d'autres personnes de mise
Que du nom de fat on baptise,
D'autres disent de cerveau creux;
Mais il n'importe pas des deux.

Outre tous ces grands personnages
Qui ne paroissoient pas trop sages,
On voyoit dedans ces quartiers
Cent sortes de gens de mestiers :
Par exemple des revendeuses,
Des perruquiers, des coëffeuses,
Des marchands de draps, des gantiers,
Des parfumeurs, des taverniers,
Des couturieres en chemise,
Des faiseurs de poincts de Venise,
Des lingers, vendeurs de satins,
Des tailleurs de vertugadins.
Plus des vendeuses de fourmage,
D'herbes propres pour le potage
De carottes et de naveaux;
Des traffiqueurs de pigeonneaux,
Faisans, perdreaux et becassines,
Ortolans de tres-bonnes mines,
Poullets, coqs d'Indes et chapons,
Veaux, gorets, chevres et moutons,
Plus des vendeurs de savonnettes,
Des joueurs de marionnettes,
Des charlatans, des Tabarins,

Des Pantalons des Trivelins,
De ces gens qui pour la migraine
Font de l'onguent miton mitaine;
Enfin un tas de ces faquins
Qu'on appelle amuse-coquins
Se trouvoient dedans cette route.
Pour lors j'entrois en quelque doute
Que nous fussions en bon chemin,
Puisque le grand saint Augustin,
Parlant du chemin de la gloire,
Nous monstre qu'il ne faut pas croire
Que qui prend le monde pour but
Soit dans le chemin du salut.
J'eus pourtant beaucoup d'esperance
D'estre dans un lieu d'asseurance,
Lors que je vis qu'en ces sentiers
On ne trouvoit point de greffiers,
De procureurs, ny de notaires,
De sergens, ny de commissaires,
Sçachant bien que ce chemin-là
Ne pouvoit estre sans cela.

Comme cette foible apparence
M'eut flatté de quelque esperance
D'estre dans la route de Paix,
J'entendis quelque temps après
Plusieurs voix extraordinaires
Criant : Place aux apothicaires.
Ah ! bons dieux, dis-je, qu'est cecy?
Des apothicaires icy?
Sans doute, nous allons aux Diables.
Mes soupçons furent veritables,
Car, sans beaucoup de compliments,
Nous nous trouvasmes tous dedans
Par une porte de derriere

Faite comme une souriciere,
D'où l'on sortoit malaisement.
Je fus estonné grandement
De voir que dans nostre voyage
Personne n'avoit eu l'ombrage
Que nous allions chez Lucifer;
Et toutesfois, voyant l'Enfer,
Nous eusmes beaucoup d'espouvante;
Car c'estoit contre nostre attente
Que nous nous trouvions en ces lieux.
Est-il possible, dis-je, ô dieux !
Que nous habitions à cette heure
Une si funeste demeure !
Et quoy que saisi de frayeur,
Je regrettois dedans mon cœur
Les longues et tristes absences
De mes plus cheres cognoissances,
Et poussant de tristes soûpirs,
Je dis : Adieu tous mes plaisirs.

Dans cette tristesse profonde,
Me retournant devers le monde,
Je vis, par où j'estois venu,
Ceux qu'autres fois j'avois connu,
Accompagnez de plusieurs autres,
Qui venoient pour se joindre aux nostres.
Parmy ma grande affliction,
J'eus quelque consolation
De voir si bonne compagnie
Venir en mesme hostellerie,
Croyant que tant d'honnestes gens
Me consoleroient là dedans.

Je passay donc dans ces lieux sombres,
Avec des tailleurs en grands nombres

Qui se retiroient des Demons
De crainte des coups de bâtons.
Estant à la premiere porte,
Je vis arriver une escorte
De Diables les plus genereux,
Armez de fourches et de pieux,
Pour recevoir les gens d'elite,
Qui leur venoient rendre visite.
Le chef d'entre eux, à mon abord,
Grinça les dents comme un chat mort,
Et me dit d'une voix hautaine :
Que cherchez-vous, mon capitaine,
Parmy ces tenebreux manoirs?
Je viens vous rendre mes devoirs,
Luy dis-je, estant tout hors d'haleine.
Vrayment, vous prenez trop de peine,
Dit-il, soyez le bien venu.
Cependant, Monsieur l'incognu,
Dites-moy, poursuivit ce Diable,
Quel est le troupeau venerable
Que je voy parmy des voleurs ?
Ce sont, lui dis-je, des tailleurs,
Tous gens d'une fort riche taille.
Peste, dit-il, soit la canaille;
Il semble à voir à tous ces gueux
Que l'Enfer ne soit que pour eux :
Ils y viennent comme à la foire,
Parce que nous les faisons boire;
J'en ay desjà tant fait entrer,
Qu'on ne sçait plus où les fourrer;
C'est pourquoy, pour vous faire place,
Je vais commander qu'on les chasse.
A ces mots, les pauvres tailleurs,
L'esprit agité de frayeurs
D'avoir entendu ces menaces,

Firent d'effroyables grimaces,
Et priant le Diable à genoux,
Dirent : Ayez pitié de nous.
Celuy qui causoit ces allarmes
Eut compassion de leurs larmes,
Et leur promit à haute voix
Qu'ils entreroient pour cette fois.
Comme on leur accordoit leur grâce,
Un Demon de la grande classe,
D'un marteau leur cassant le cou,
Les fit trebucher dans un trou,
Qui souvant servoit de latrine
Ax officiers de Proserpine.
Ce Diable estoit un Diable affreux,
Bossu, de travers et boiteux,
De qui la mine espouventable,
A tous les damnez redoutable,
Lançoit des regards furieux,
Capables de blesser les yeux
Du plus invincible courage.
Je m'approchai du personnage
Et luy demanday quel estoit
Cet accident qui le rendoit
Incommodé de sa personne?
Monsieur, dit-il, je m'en estonne,
Dans le temps que je vins icy,
J'estois fort bien fait, Dieu mercy,
Et d'une taille sans seconde;
Mais lorsque j'ay couru le monde
Pour traisner ici les tailleurs,
J'ay ressenty mille douleurs,
A cause des charges pesantes
De ces canailles insolentes
Que j'ay portées dessus mon dos,
Au grand destriment de mes os;

Cela fit que ma riche taille
Ne parut après rien qui vaille.
Comme il achevoit de parler,
On vint encore l'accabler
De troupes presques innombrables
De tailleurs et de leurs semblables,
Dont le monde se deschargeant
Faisoit un grand vomissement.

A l'abord de tant de soudrilles,
Je fus contraint de faire gilles,
Et de laisser là ce Lutin
Qui remplissoit son magasin.
Sortant de là, par adventure
J'entrois sous une cave obscure,
Quand on m'appela par mon nom.
Je devins froid comme un glaçon
D'ouyr cette voix surprenante;
Je me tournay plein d'espouvante,
Et j'aperçeus en cet instant
Un homme assez malaizement,
Pour l'immensité de la flamme
Qui rotissoit cette pauvre âme.
Monsieur un tel, dit-il tout bas,
Ne me recognoissez-vous pas?
Je suis ce malheureux libraire
Chez lequel Monsieur vostre pere
Acheptoit tous ses almanachs.
Est-il possible? dis-je. Helas!
Ouy, dit-il, qui l'auroit pu croire,
Qu'un cœur qui ne fit jamais gloire
Que de vivre honorablement
Fût traitté si cruellement?
Il croyoit que sa destinée
Me deût rendre l'âme estonnée;

Mais le voyant dedans ce lieu,
J'admiray la grandeur de Dieu
Qui, par des rigueurs legitimes,
Punit les mechans de leurs crimes;
Car cet homme estoit un vaurien
Fatal à tous les gens de bien,
Et de qui l'infâme boutique
Estoit un bordel magnifique
De livres les plus scandaleux
Qu'on pouvoit trouver sous les cieux.
Je feignis pourtant, pour luy plaire,
D'avoir pitié de sa misere,
Et ce libraire infortuné
Me voyant faire l'estonné,
Cria, d'une voix esgarée :
La peste soit de la denrée,
Et du fils de putain d'autheur
Qui m'a choisi pour imprimeur !
Voyez, Monsieur, l'estat estrange
Où le peché d'autruy me range :
Encor si j'avois mal vescu,
Si j'avois fait quelqu'un cocu,
Si j'avois bu comme un yvrogne,
Si j'avois appelé carogne
Ma femme qui ne l'estoit pas,
Et si j'avois dans mes repas
Fait une excessive despence,
J'en voudrois faire penitence;
Mais, helas ! le bon Dieu sçait bien
Que je ne commis jamais rien
Qui me pût apporter dommage.
Il alloit parler davantage,
Lorsque quelques petits Demons,
Pour mettre fin à ses sermons,
Et pour faire augmenter sa peine,

Luy vinrent suffoquer l'haleine
De vingt ou trente camouflets,
Qu'ils avoient faits de ses feuillets.
L'abondance inaccoustumée
D'une si puante fumée
M'ayant fait gaigner le taillis,
Un incroyable chamaillis
Me fit avancer dans un antre,
Où l'on fustigeoit dos et ventre
Un nombre infini de cochers
Attachez contre des rochers,
Au milieu des fers et des flammes.
Pourquoy, dis-je, ces pauvres âmes
Souffrent-elles tant de rigueurs ?
Lors un cocher fondant en pleurs,
Me dit, la gueule à demy morte :
On nous mal-traitte de la sorte
Pour avoir fait une chanson
Sur le chant, *ton relon ton ton*,
Ou bien recité quelque fable.
Impudent, repartit le Diable,
Si vous n'aviez jamais cachez
Une infinité de pechez,
D'adulteres, d'yvrogneries,
Par vos frequentes menteries,
Et par vos discours effrontez,
Vous seriez un peu mieux traittez :
Mais c'est vostre mestier infâme
Qui vous perd et le corps et l'âme.

Lors un cocher, qui dans son temps
Avoit servy deux presidents,
Dit le visage tout en flâme :
Ozez-vous appeler infâme
Ce qui nous fait plus respecter

Que les carreaux de Jupiter?
Je puis dire, sans periphrase,
Que vous estes un franc viedaze,
Puisque vous cognoissez si mal
Le prix d'un mestier sans esgal.
Informez-vous, esprit immonde,
Comme l'on considere au monde
Tous ceux qui font profession
D'aimer nostre vacation :
On craint jusqu'à nostre colere,
On n'espargne rien pour nous plaire,
Et nos vestements sont tousjours
Tellement parez de velours,
Qu'un jour un juge de village
Me prit pour un grand personnage,
M'ayant un peu consideré
Avec mon manteau bil-barré;
Et, certes, si l'on nous fait braves,
Ce n'est pas pour planter des raves,
Des carottes ou des oygnons,
Ny pour chercher des champignons;
Mais l'on nous traitte en gens de marques,
Parceque le sort des monarques,
Et des plus riches des humains
Est tous les jours entre nos mains.
Aussi les grands, pour nos services,
Nous rendent mille bons offices,
Et nous font presque autant d'honneurs
Qu'à leurs bons peres confesseurs;
Je soustiens moy-mesme en personne
Que ma comparaison est bonne,
Puisque nous sçavons leurs pechez
Les plus gros, et les plus cachez :
Par exemple tous leurs blasphemes,
Plustost que les confesseurs mesmes.

Morbleu ! je crois que ce cocher,
Dit un Demon, nous veut prescher,
Et que si nous le laissons faire
On ne pourra le faire taire,
Tant il aime à jaser icy.
Pourquoi se taira-t-il aussi ?
Dit le cocher d'une grand-dame,
Lorsque vous nous tourmentez l'âme
De cent supplices inhumains,
Au lieu de nous baiser les mains ?
Qu'avons-nous commis, qui vous porte
A nous mal-traitter de la sorte ?
Ne nous aviez-vous pas promis
De nous recevoir en amis ?
Nous qui vous amenons sans cesse
Des damoiseaux de toute espece,
Poudrez, frisés, galands, poupins,
Et braves comme des lapins,
Avec leurs dames bien-aymées,
Belles, propres et parfumées,
Luysantes comme des soleils,
Et dont les charmes sans pareils
Captivent les rois et les princes.
Au lieu qu'il vous vient des Provinces,
Tant de gentils-hommes galeux,
Tant de ces petits bourgeois-gueux,
Tant de damoiselles crottées,
Tant de grand-meres edentées,
Et tant de meschants villageois
Que vous traittez comme des rois :
Et nous, pour tant de bons offices,
Pour tous nos fidelles services,
Bien loing de nous combler de biens,
Vous nous battez comme des chiens.
Vrayment, un traitement si rude

Montre bien vostre ingratitude.
De soustenir pour mon regard
Que je doive avoir quelque part
Aux tourments dont on nous caresse,
Pour avoir conduit ma maistresse
Dans quelque lieu de sainctеté
Pour exercer la charité,
C'est une imposture notoire
Que vous ne devriez pas croire;
Car je puis, par de bons tesmoins,
Vous prouver que mes plus grands soins
Furent de conduire les dames
Parmy les libertins infâmes,
Où l'on taschoit à coups de dards
De faire des maris cornards,
Ou quelque semblable negoce.
Enfin l'on sçait que mon carosse
Fut un lieu de commodité
Ennemy de la chasteté,
Où l'on recherchoit sans rien dire
L'accroissement de vostre Empire.
Las! après des services tels,
Faut que vous soyez bien cruels
De nous roüer pour recompense;
Pour moy j'enrage quand j'y pense,
Et si j'avois quelque pouvoir,
Ventre! je vous ferois sçavoir
Que nous ne sommes point des lasches.

He quoy! cher amy, tu te fasches?
Repartit un Diable pour lors,
En luy deschargeant sur le corps
Une gresle de bastonnades,
Avec quinze ou seize gourmades,
Dont il luy rompit le museau.

Ha traitre! Ha faquin de bourreau!
Cria ce cocher sans machoire;
Au lieu de nous donner à boire
Tu nous maltraittes donc ainsi?

Je me retiray tout transi
Loin de cet objet pitoyable,
Pour m'accoster d'un jeune Diable
Qui me vint prendre par la main,
Et me fit descendre soudain
Dans le fond d'une voûte obscure,
Tellement pleine de froidure,
Que l'air qu'on respiroit dedans
Me fit trembler à claque-dents
Jusqu'à me faire perdre haleine.
Comme j'estois assez en peine
De ce qui rendoit ces lieux froids,
Un Demon des plus mal-adroits,
Chargé d'un manteau de fourrures,
Les pieds crevassez d'engelures,
Avec les mules aux talons,
Me dit: Monsieur, sont les bouffons,
Dont les ridicules fadaises
Sont ordinairement si niaises
Que nous craignons que leur froideur
Ne puisse temperer l'ardeur
Des flammes qui sont destinées
Pour punir les âmes damnées;
Nous les tenons donc icy-bas
Avecques de bons cadenats,
Car leurs sottises coustumieres
Nous pourroient tailler des croupieres.
Y a-t-il moyen de les voir?
Luy dis-je. Ouy, j'ay le pouvoir,
Dit ce Diable, de vous conduire

Dans tous les lieux de nostre Empire;
Et devant vous laisser sortir,
Je pretends vous bien divertir.
Aussi-tost je le remercie
D'une si grande courtoisie.
Monsieur, dit-il, sans compliment
Entrez dans leur appartement.
A l'instant il ouvre une porte,
D'où sortit une odeur si forte,
Qu'au goust de cette exhalaison
Je pensay cheoir en pamoison.
J'entray donc dans des caves creuses,
Froides, horribles, tenebreuses,
Pour considerer les freslons
D'un nombre infiny de bouffons,
Qui, malgré leurs chaisnes pesantes,
Malgré leurs peines tres-cuisantes,
Faisoient encor les baladins.
Dieux ! que voylà de grands badins,
Dis-je alors ; quoy donc ! les tortures
Ne font point changer leurs natures ?
Les hommes après leur decez
Mutant cælum, sed non mores,
Respondit un Diable à mon dire.
Je ne me pus tenir de rire
Lorsque j'entendis ce Lutin
Cracher ce passage latin,
Et me sembloit chose incroyable,
D'ouyr moraliser un Diable.
Faisant telles reflexions,
J'aperçus parmy les bouffons
Le plus ridicule spectacle
Qu'on pût voir en cet habitacle :
C'estoit un homme descharné,
Comme un farceur enfariné,

Assis la teste un peu baissée
Dessus une chaire percée,
Faisant cent tours de Harlequins
Tant de ses pieds que de ses mains.
Tantost ce digne personnage
Faisoit voir dedans son visage
Les traits d'un homme genereux,
Tantost d'un niais, tantost d'un gueux ;
Tantost avec une grimace
Il se defiguroit la face,
Et souvent rendoit son museau
Plus laid que le groin d'un pourceau.
Avec cette plaisante mine,
Il portoit dessus son eschine
Un ridicule mantelet,
Rouge, verd, noir et violet,
Bordé d'une frange d'estoupe.
Si j'avois une rime en oupe,
Je m'en servirois bien icy ;
Car des mots qui riment ainsi,
L'on n'en a pas à la douzaine ;
Mais je ne m'en mets guere en peine.
Retournons à nostre manteau,
Qui me sembloit assez nouveau,
Tant par sa fantasque figure,
Que pour le prix de sa bordure.
Dessous ce manteau bigarré,
Il portoit un pourpoint serré,
Basty d'un bouracan fort rude,
Doublé d'estamine du Lude,
Avec des manches de satin,
Plus un pantalon de quintin
Paré de petites sonnettes
Aux environs de ses pochettes.
Enfin jamais les Tabarins,

Les Gratelards, les Trivelins
Et les farceurs les plus grotesques
N'eurent de formes si burlesques.
Il sembloit pourtant à le voir,
Qu'il estoit homme de pouvoir;
Car, malgré sa mine bouffonne,
On voyoit près de sa personne
Un grand nombre de courtisans,
Fort bien faits, et tres-complaisans,
Vestus d'un beau drap d'Angleterre,
Qui plyoient le genoüil en terre
Devant ce marmouzet hydeux
Qui se mocquoit encore d'eux
Avec leurs sottes complaisances,
Et leurs profondes reverences.

Je fus longtemps à ruminer,
Sans jamais pouvoir deviner,
Quel estoit ce pendart insigne :
Pour lors un Diable me fit signe,
Et me dit, d'un ton assez haut :
Recognoissez-vous ce maraut ?
Non, dis-je. C'est ce que j'admire
Repart-il, de voir qu'Elomire,
Des farceurs le plus ingenu,
Vous puisse estre encore inconnu.
Quoy! dis-je, ce poëte supreme.....
Ouy, dit ce Diable, c'est luy-mesme,
Et ceux qu'on voit autour de luy
Sont les Turlupins d'aujourd'huy,
Que ce comedien folastre
A loüé dessus son theâtre :
Et quoy que ce fou, leur amy,
Les faquine en diable et demy,
Ces marquis de haut apanage,

Luy viennent encor rendre hommage.

Me voilà, dis-je, bien surpris;
Je n'avois point encore appris
La mort de cet autheur notable.
Tout beau, me respondit ce Diable,
Car quoyqu'il soit icy passé,
Le drosle n'est pas trepassé;
Mais nous luy permettons l'entrée
De cette funeste contrée,
Affin qu'il ait la faculté
D'exceller en meschanceté :
Et cette grâce non commune
A causé sa bonne fortune;
Car depuis qu'il a fait serment
De choisir son appartement
Au milieu de ce vaste Empire,
De nos concitoyens le pire
Dedans la malice invaincu
A soin de luy souffler au cu
Toutes ses meilleures pensées,
Toutes ses pieces ramassées,
Et les gentillesses d'esprit
Qui l'ont mis si fort en credit.
Aussi cet excellent genie
Sçait bien que nostre compagnie
Vaut mieux que Messire Apollon,
Avec son plaisant violon,
Et que les neuf Muses ensemble.
Vrayment, ce n'est pas ce qu'il semble,
Entre nous autres condamnez,
On en voit de plus rafinez
Que tous les docteurs de Sorbonne;
Et ne faut pas qu'on s'en estonne,
Car le feu dont on nous rostit

Pour nous amasser de l'esprit,
Purifie toute substance
Qui peut nuire à l'intelligence,
Et par ses cruelles ardeurs,
Chasse nos mauvaises humeurs.

J'aurois pu joüir davantage
D'un si facetieux langage;
Mais un tintamarre soudain
Vint interrompre ce Lutin,
Lorsque par une ample satyre,
Il me figuroit Elomire
Qui retrouva dedans sa fin,
Ny Dieu, ny loy, ny medecin;
Car son malade imaginaire,
Luy faisant fermer la paupiere,
Envoya prendre possession
De cette place de renom,
Qui est tombée en son partage
Comme par droit d'hereditage

Ces grands bruits estoient excitez
Par des patissiers garottez,
Poussant des helas pitoyables,
De voir qu'un million de Diables,
Armez de gros pilons de fer,
Leur jettoient la cervelle en l'air.

Las! dit un d'eux, quelle injustice
De ne nous causer ce supplice
Que pour le peché de la chair,
Sans qu'on nous puisse reprocher
D'avoir hanté la moindre femme,
Ny commis aucun acte infâme.
Vous avez menty, maistre Jean,
Respect de Monsieur qui l'entend,

Dit un Diable, et vostre impudence
Aura bientost sa recompense.
Osez-vous, pipeur effronté,
Poser comme une verité
Que dans le cours de vostre vie
Vous n'avez point fait d'infamie?
Vous qui n'avez jamais vendu
Que de la graisse de pendu
Pour celle de bœuf ou de chevre;
Qui pour de bons pastez de lievre
Avez fait present de gros chats
Comme quelques mets delicats;
Qui parmy vos patisseries
Avez meslé deux cents roupies,
Avec la crasse de vos doigts :
Outre tous ces braves exploits,
Combien d'estomacs, je vous prie,
Avez-vous tourné en voirie
Par mille infâmes saletez?
Après tant de maux, vous pestez
Contre vostre sort deplorable?
Souffrez, souffrez de par le Diable,
Car quand nous vous roüons de coups,
Nous souffrons beaucoup moins que vous.

Je quittai ce Diable en colere
Afin de ne le point distraire,
Pour passer dans un autre lieu,
Où j'entendois pester un peu
Parmy de grands éclats de rire.
Quoy, dis-je, en ce funeste Empire
Où l'on n'est jamais sans soucy,
Peut-on se divertir ainsi?
Le boüillant desir qui me presse
De voir quel sujet d'allegresse

Causoit un ris si surprenant
Me fait avancer plus avant;
Lors j'aperçeus sur une hutte
Deux hommes en grande dispute
Et qui dans leurs fâcheux debats
S'accordoient comme chiens et chats.
Ils portoient tous deux une canne,
Avec un justaucorps de pane,
Et feuilletans dedans leurs mains
Presque un cahier de parchemins
Scellez de grands placars de cire,
Ils faisoient estouffer de rire
Dix ou douze mille Demons.

Enfin j'appris par leurs sermons,
Que les chefs de ce beau ramage
Estoient deux seigneurs de village,
Qui par des discours saugrenus
Monstroient qu'ils estoient reconnus
Pour des plus valeureux de France.
Ouy, disoit un d'eux, ma naissance
Et la noblesse de mon sang,
Doit obtenir le premier rang
Dans cette contrée infernale;
Quoyque cette âme desloyale,
Ce vieux pendart devalizé,
Par un mensonge supposé
Ait voulu vous faire voir comme
Je ne fus jamais gentil-homme ;
Mais c'est un insigne affronteur
Qui pretend me perdre d'honneur
Par son injuste medisance,
Qui fait l'homme de consequence,
Et se dit descendant d'un roy,
Afin de marcher devant moy ;

Luy qui ne fut qu'un pauvre here,
Qu'un gentillastre mercenaire,
Qui souvent enrageant de faim,
M'est venu demander du pain.

Tais-toy, luy repartit le Diable,
Quoyque tu fasses le capable,
Tu monstres bien par ton jargon
Que tu fus toujours un fripon.
Lors ce cavalier en colere
Ne sçavoit quelle mine faire;
Car un langage si hardy
L'avoit diablement estourdy.
Pourtant, malgré cette deffence,
Il poursuivit encor sa chance,
Et dit : Vrayment, vous avez tort,
De me deshonnorer si fort,
Et l'on sçait, sans que je le die,
Qu'en nostre genealogie
On ne verra point de fripons,
Ny de cœurs lasches et poltrons.

Mon pere estoit un homme sage,
Doüé d'un genereux courage,
Qui jusqu'à quatre-vingt-dix ans
Eut tousjours de tres-bonnes dents.
Mon grand-pere, quoyqu'homme rustre,
Descendoit d'une tige illustre,
Et porta longtemps pour le roy
Les armes autour de Rocroy.
Mon oncle, qu'on appeloit Gille,
Fut occis au siege de l'Isle
D'un furieux coup de canon,
Qui luy vint frapper le menton;
Enfin, sans qu'icy j'exagere,

On voit du costé de mon pere
Cinq capitaines genereux:
Il est vray qu'ils estoient tres-gueux ;
Mais quand on vit sans injustice,
La pauvreté n'est pas un vice.
Et moy, que la Parque en courroux
A si tost envoyé chez vous,
J'estois le premier garde-chasse
De sa Majesté. Je t'en casse,
Dit l'autre escuyer pretendu ;
On sçait bien que tu fus pendu
Pour avoir un jour dedans Roye
Fabriqué la fausse monnoye,
Et le bourreau t'ayant bridé,
Dis, ne fus-tu pas degradé
Avecque toute ta famille ?
Pourquoy donc, insolent soudrille,
Pretendez-vous traiter d'egal,
Avec un sang noble et royal,
De qui la vigueur sans seconde
A fait trembler la terre et l'onde ?
Hé ! comment, prince des filoux,
Dit l'autre seigneur en couroux,
Ozez-vous prendre un si beau titre ?
Quoy ! fils de putain, de belistre,
Lasche de cœur, esprit brutal,
Vous direz-vous d'un sang royal ?
Ouy-dà ! repart son camarade,
Et sans nulle rodomontade,
Je veux poser en fait, *primo*,
Que je descends du roy Guilmo
Du costé de feu mon grand-pere :
Et pour le regard de ma mere,
Je viens en droite ligne encor
Du grand Nabuchodonozor ;

Cæsar, Alexandre, Pompée,
Aussi vaillans que leur espée,
Et d'autres fameux conquerans
Sont de mes plus proches parens.
Si malgré ce que je propose,
Vous doutez encor de la chose,
Mon courage et mes faits hardis
Feront foy de ce que je dis.
Mon nom qui, par toute la terre,
A fait plus de bruit qu'un tonnerre,
Fera voir au plus obstiné
De quel sang je puis estre né ;
Le feu de mon noble courage
Parmy la tempeste et l'orage
S'est toujours montré le plus fort ;
J'ay bravé mille fois la mort,
Et mille fois dans les batailles
Où l'on ne voit que funerailles,
Que meurtres, que saccagements,
Que feu, que sang, que bruslements,
J'ay montré par de nobles marques
Que je faisois nargue aux trois Parques.
J'ay par la force de mon bras
Gaigné plus de deux cents combats ;
J'ay demoly plus de cent villes
Depuis le bas jusques aux tuilles ;
J'ay razé deux mille châteaux,
Sans ferrements et sans marteaux ;
J'ay detruit une armée entiere
Avec un coup de ma rapiere ;
Et dans de differents climats,
J'ay tant massacré de soldats,
Que je puis asseurer qu'en sommes
J'ay du moins tué cent mille hommes.
Dieux ! combien de puissants Estats,

3*

Combien d'illustres potentats,
Combien de fertiles Provinces,
Combien de rois, combien de princes
Se sont veus reduits aux abois
Par la grandeur de mes exploits !
Combien de fois, dans la Hollande,
Où ma renommée estoit grande,
Ay-je mis des Anglois à cu ?
Combien de fois ay-je vaincu
Tant sur la terre que sur l'onde ?
Combien fis-je enrager de monde
Dans ce fameux combat naval,
Quand le redoutable amiral
Qui combattoit pour l'Angleterre
Par mon bras fut jeté par terre ?
Certe, une si belle action
M'acquit en cette occasion
Une si bonne renommée,
Que le general de l'armée
Fut presque contraint d'avoüer
Qu'on ne me pouvoit trop loüer ;
Aussi je puis, sans vous deplaire,
Vous asseurer que ma colere
N'aura jamais tant de chaleur,
Tant de force et tant de valeur
Qu'elle eut en ce combat horrible ;
Rien ne me sembloit impossible,
Et mon sang fumant de courroux
Poussoit de si terribles coups,
Que toute la flotte ennemie,
Voyant mon ardente furie
Faire de si puissants efforts,
Crut que j'avois le Diable au corps.
Enfin, sans parler davantage
De la gloire, de l'advantage,

Et de l'estat où m'a placé
Ce grand amiral trespassé,
L'Espagne, la Flandre et la France,
Tesmoins de ma haute vaillance,
Pourront vous tesmoigner assez
L'ardeur de mes projets passez ;
La Suede avecque la Gascogne,
La Dalmatie, la Pologne,
La Moscovie et l'Aragon
Tremblent au seul bruit de mon nom ;
La Capadoce, l'Albanie,
La Judée, la Bithynie,
La Galilée, le Liban,
Cypre, Rhodes, Pegu, Sian
Avec la Mesopotamie,
Ont veu l'excès de ma furie ;
Mesmes jusques en Calicut,
Où l'on adore Belzebut
Comme autheur de tout ce grand monde,
Ma dexterité sans seconde
Avec des rocs et des cailloux
A tout mis sans dessus-dessous.

Certes, tant de sujets de gloire
M'ont mis bien avant dans l'histoire ;
Mais mon bras, par ces faits guerriers,
Auroit acquis plus de lauriers
Et brisé plus d'illustres testes,
Si mon cœur, parmy ses conquestes
Et ses projets victorieux,
Eût pu n'estre pas amoureux ;
Mais l'amour avec tant d'adresse
Luy communiqua sa tendresse
Qu'il ne put dans l'occasion
Soustenir la tentation,

Et Cypris eut de telles forces
Que la douceur de ses amorces
Sollicita tous mes desirs
D'aspirer à ces doux plaisirs.
Ainsi, pour eteindre la flâme
Qui s'augmentoit dedans mon âme,
Je ne formay point d'autres vœux
Que pour satisfaire mes feux :
Et depuis cette ardeur subtile
Qui m'eschauffoit si fort la bile,
Je ne pris jamais par efforts
Ny villes, ny faux-bourgs, ny forts,
Que le plus excellent visage
Ne me fust donné pour partage.
Aussi je puis, sans me vanter,
Vous apprendre et vous protester
Que j'ay glané dans mes voyages
Quatre-vingt-dix-neuf pucellages.

Après ce propos insensé,
Ce gentil-homme courroucé
Se tournant vers son adversaire,
Luy dit d'un visage severe :
Si tant de belles qualitez
Et tant de combats remportez
Ne vous font point assez paroistre
De quel sang j'ay l'honneur de naistre,
Sans vous faire un plus long discours
De mes projets, de mes amours,
Et de ma noble hardiesse,
Je puis vous prouver ma noblesse
En ayant les tiltres en main
Escrits sur ce grand parchemin
Par le notaire d'un village ;
De plus, voicy dans cette page

Un narré de mes actions
Avec des attestations
Des nobles faits de ma personne ;
Jugez donc si ma cause est bonne,
Et si vous n'estes pas un fou
A qui l'on doit rompre le cou.

Après ce discours admirable,
Il se retourna vers un Diable
Et dit : Monseigneur, trouvez bon
Qu'aux yeux de ce beau fanfaron
On me rende la reverence
Deuë à mon illustre naissance,
Puisque j'ay fait voir aujourd'huy
Que je suis preferable à luy ;
Ayant achevé sa demande,
D'une soumission tres-grande
Il salüa tous les Demons
Qui faisoient des cris de bouffons
En s'esclatant de rire ensemble,
Puis se tut, à ce qu'il me semble ;
Et son compagnon fut si sot
Qu'il ne put pas respondre un mot.

Cette belle histoire achevée,
Tout l'Enfer fit une huée
Dont il fut si fort interdit
Qu'il pensa crever de despit ;
Puis s'ecria d'une voix forte :
Pourquoy donc rire de la sorte ?
Pretend-on se mocquer de moy ?
Lors un Lutin tout hors de soy
D'avoir ry de ce personnage,
Luy dit : Beau seigneur de village,
Ne vous emportez pas si fort,

On ne vous fera point de tort :
Puisque vostre histoire nous dicte
Que vous surpassez en merite
Cet invincible cavallier,
Vous serez servy le premier.
Là-dessus, avec une hache
Il luy releva la moustache
Et luy brisant la teste en deux
Luy fit faire un saut perilleux
Aussi bien qu'à son camarade,
Qui reçeut un coup d'estocade
Au beau milieu des intestins
Qui luy fit crever les boudins,
Et luy rendit la panse platte.

Après avoir purgé ma ratte
A force d'avoir ry longtemps
De tant d'objets divertissans,
Je me tournay vers la main droite,
Et là, dans une allée estroite,
Dessous une voûte à l'escart,
J'aperçeus un pauvre vieillard
Assis dans une grande chaise,
Où je le croyois à son aise ;
Mais ayant avancé trois pas,
Je vis bien qu'il ne l'estoit pas :
Car sitost qu'il me vit en face,
Il fit une estrange grimace,
Et se deschirant les cheveux
Vomit la flamme par les yeux.
O Dieu ! dis-je alors en moy-mesme,
Pourquoy cette fureur extresme
Agite-t-elle ce vieillard ?
Et pourquoy cet affreux regard,
Puisqu'on ne voit près de sa chaise

Ny Demons, ny flamme, ny braise ?
Amy, dis-je, haussant la voix,
Qui vous reduit à ces abois ?
Las ! dit-il, je ressens dans l'âme
Tout ce que la glace et la flamme,
Les foüets, les gesnes et les fers
Causent de maux dans les Enfers.
Vous ne voyez pas les tenailles
Qui me deschirent les entrailles ;
Vous ne voyez pas ces bourreaux,
Qui, comme de cruels corbeaux,
Me rongent le cœur et le foye;
Mais celuy qui me les envoye,
Ce Dieu qui punit mes forfaits
Et me tourmente pour jamais
Les voit bien du lieu de sa gloire.
Helas ! s'ecria-t-il, memoire,
Que tu m'es un demon cruel ;
Et toy, ressouvenir mortel
Des maux de ma vie insensée,
Un peu de trefve à ma pensée ;
Desiste, ô mon entendement,
De traitter si cruellement
Ma pauvre âme desesperée :
Et toy, volonté parjurée,
Toy qui causes tous mes mal-heurs,
Toy qui m'accables de douleurs,
Je te prie, un peu de relasche.
Achevant ces mots, il s'arrache
Toute la barbe du menton,
Hurlant d'un effroyable ton.
Je ne pus rester davantage
Devant cet homme plein de rage,
Que je croyois estre Judas;
Toutesfois il ne l'estoit pas;

Car un Demon de consequence,
Me voyant dans cette croyance,
Me dit : Monsieur, sortez d'abus,
C'est le fameux Jansenius,
Chef du parti des Jansenistes ;
Mais je ne crus pas ce Lutin,
Car rencontrant dans mon chemin
Un Diable de grand apanage
A qui on venoit rendre hommage,
Je luy demanday librement
De m'en dire son sentiment
Et m'eclaircir de cette affaire.
Je vay, dit-il, vous satisfaire :
Ce vieillard que vous voyez-là
Est le boiteux de LOYOLA,
Premier fondateur des Jesuites
Si ennemis des Jansenistes,
Que mesme après leur trepas
Ils le sont encor ici-bas.
Partout ils ont leurs emissaires
Pour mieux soutenir leurs affaires,
Car un nombre de Diablotins
Servent à gage ces coquins,
Et ce Demon de consequence
Qui vous mit dans cette croyance
Est celuy qui a contracté
Avec toute leur faculté.
Je passe outre, et par avanture
Me trouvay dans une mazure,
Où je vis au plancher d'Enfer
Grand nombre de cages de fer,
Avec des chaisnes suspenduës,
Pleines de femmes toutes nuës,
Au milieu des brasiers ardents
Qui les accompagnoient dedans.

Ces grandes cages embrasées
Estoient sans cesse balancées
Tant à droite, qu'à reculons,
Par cent cinquante-six Demons.
Surpris d'un supplice semblable,
Je m'enquis du plus prochain Diable
Quel estoit ce nouveau tourment
Qu'on faisoit souffrir en branslant.
Sont, dit-il, les filles publiques,
Qui par leurs infâmes pratiques,
Font perdre tous les jeunes gens ;
Et comme on sçait que dans leur temps
Ces donzelles ecervelées
Aymerent fort d'estre branslées,
Pour les satisfaire en cecy
Nous les branslons toujours ainsi ;
Car c'est le fait des belles âmes
De tascher de complaire aux Dames.

J'aurois longtemps entretenu
L'esprit de ce Diable ingenu ;
Mais un Demon gros comme un caque
Me vint tirer par la casaque,
Et me conduisit dans un coin,
Où j'entendois un baragouin
Causé par les cris lamentables
De plusieurs vieillards venerables,
Qui, pour laisser à leurs enfans
Des thresors et des biens trop grands,
S'estoient perdu le corps et l'âme.
Helas ! crioit un d'eux, je pasme
Quand je repasse en mes esprits
Les maux qu'autrefois je souffris,
Pour entretenir ma famille.
J'estois habillé comme un drille,

Je vivois comme un penitent
Dans le fond d'un vieux logement,
Demy fondu, sans couverture,
N'estant qu'une pauvre mazure,
Où je laissois deux mille trous
De peur de despenser trois sous.
Enfin, dans le cours de ma vie,
Je ne conçeus point d'autre envie
Que de voir dedans ma maison
Rouler des ducats à foison,
Et pour la fin de la balade,
Je suis mort sans estre malade
Affin qu'il ne me coutast rien
En salaire d'un chirurgien,
Ou d'un pipeur d'apothicaire,
Qui, pour un mal-heureux clistaire
Qu'il vous aura mis dans le cû,
Se fera payer d'un escu.

Las! après tant d'inquietude,
Mes enfans pleins d'ingratitude
M'ont veu joyeusement mourir,
Sans me regretter d'un soupir.
Il n'est pas temps icy de geindre,
Dit un Diable, à quoy bon se plaindre
Lorsqu'on est icy descendu ?
Croyez-moy, c'est du temps perdu.
Vous deviez sçavoir le proverbe
Qu'on lit si souvent dans Malherbe :
Que les enfans sont fortunez
De qui les peres sont damnez.
Si ce mysterieux passage
Eust penetré vostre courage,
Vous n'eussiez pas esté si fous,
Que de vous donner pour cinq sous.

Je quittay ce lieu de tristesse,
Où l'on punissoit la vieillesse,
Pour visiter les logements
De quelques malheureux amants,
Qui, par une plainte importune,
Gemissoient contre la fortune,
Et contre la rigueur du sort
Qui leur avoit donné la mort.
Destins, disoient-ils, quel caprice
A fait tourner vostre injustice
Contre nos projets amoureux ?
Pourquoy nous rendre mal-heureux,
En nous esloignant des caresses
De nos adorables maistresses,
Qui, par des soupirs enflammez,
Montroient que nous estions aimez.
Consolez-vous, leur dit un Diable,
Vostre sort n'est pas desplorable,
Puisque vous estes avec nous,
Vous y serez mieux que chez vous,
Et l'on vous fera voir des Dames
Qui pourront allumer vos âmes,
Et vous eschauffer les esprits
Plustost qu'Amarante et Cloris;
Tisiphone, Alecton, Megere,
Avec leurs flambeaux de lumiere
Et leurs yeux ardents de fureurs,
Ont desjà bien bruslé des cœurs,
Et pourront aussi vous surprendre.
La peste ! allez vous faire pendre,
Dit un amoureux en courroux,
Et ne vous raillez pas de nous.
Ma douleur est assez pressante,
Sans que vostre discours l'augmente.
Ouy, traistre, mon âme aux abois

Souffre assez de maux à la fois,
Perdant sa chere Celimene,
Sans que la rigueur inhumaine
De vostre Megere en courroux,
La vienne accabler de ses coups.
Ainsi, plein d'ardeur et de flâme,
Cet amant du fond de son âme
Tiroit cent propos superflus :
Puis voyant qu'il ne pouvoit plus
Dompter son amour mal esteinte,
Il forma cette triste plainte.

COMPLAINTE

D'UN AMANT DANS LES ENFERS.

Doux objet des yeux et des cœurs,
Incomparable Celimene,
Le sort m'accable de douleurs,
Quand tu veux soulager ma peine.

Les Dieux, jaloux de mes amours
Et de tes charmantes caresses,
Ont tranché le fil de mes jours,
Pour me soustraire à tes tendresses.

Quel excez de fureur, helas !
Les porte à telles barbaries,
Que de m'arracher de tes bras,
Pour m'abandonner aux furies ?

Ouy, cruels Dieux, à quel propos
Exercer tant de tyrannies
Pour venir troubler le repos
De deux âmes si bien unies ?

Nos feux, nos baisers, nos desirs,
Et les caresses amoureuses
Que forment nos bruslans soupirs
Vous sont-elles injurieuses ?

Non, non, ces plaisirs innocens
N'ont pas le pouvoir de vous nuire ;
Ils sont faits pour charmer nos sens,
Et vous pretendez les destruire.

Mon cœur estoit près de gouster
Tout ce que l'amour a de tendre,
Mais las ! sur le point de monter
On m'a bien viste fait descendre.

Mon bonheur fut evanoüy,
Mes projets reduits en fumée,
Et moy, par un coup inoüy,
Separé de ma bien-aimée.

Celimene, escoute ma voix,
Et les transports de ma pensée,
Vois combien de maux à la fois
Accablent mon âme insensée.

Tes yeux, mes uniques vainqueurs,
Qu'adoroit autres-fois mon âme,
Causent mes cruelles ardeurs
Plustost que le fer et la flamme.

Les tygres, les serpens, les ours,
Me seroient des objets aymables,
Si j'avois pu couler mes jours
Près de tes beautez adorables.

Mais depuis ce temps bien-heureux,
Où mes ardeurs fondoient ta glace
Par mille soupirs amoureux,
Mon sort a bien changé de face.

Au lieu de tes charmants regards,
Qui formoient mes plus chers delices,
J'envisage de toutes parts
Des horreurs et des precipices.

Rien ne soulage mes ennuis,
Ny l'affreuse melancolie,
Où mon âme est ensevelie
Parmy ces eternelles nuits.

Un Demon, plein d'impatiences
De voir cesser les doleances,
Et le discours impertinent
De cet inconsolable amant,
Luy cria, d'un ton de colere :
Vous ne voulez donc pas vous taire ?
Dites-moy, l'amoureux transi,
Vous plaindrez-vous toujours ainsi ?
N'ay-je pas sujet de me plaindre ?
Repart-il, de me voir contraindre
Par tous les destins en courroux,
D'estre avec des gens comme vous,
Et de souffrir mille blesseures,
Mille coups dessus mes fresseures,
Pour avoir aymé mon prochain.
Hé quoy ! luy repond ce Lutin,
Vous vous plaignez de ce supplice,
Infâme partisan du vice,
Lasche et perfide suborneur
De toutes les filles d'honneur,

Qui, par vos pratiques infâmes,
Destruisez le genre des femmes ;
Car vous sçavez que le Latin
Les fait du genre feminin ;
Le François en a fait de mesme,
Mais par vostre impudence extreme,
Et par vostre amour importun,
Vous les avez faits du commun.
Pourquoy me charger de ces crimes ?
Puisque mes flâmes legitimes
N'ont jamais conçeu de desirs,
Que pour augmenter leurs plaisirs,
Repart cet amant d'importance.
Vous voulez couvrir vostre offence,
Repondit un Diable à l'instant;
Mais nous n'ignorons pas comment
Vous vous comportiez dans le monde ;
On sçait que vostre corps immonde
S'est toujours vautré nuicts et jours
Dans le bourbier des ses amours.
Jamais vos esprits impudiques
N'ont eu que des pensers lubriques,
Jamais l'on n'a veu vos museaux
Que dans le commun des bordeaux,
Où souvent Venus vous resigne
Par une influence maligne
A toutes generations,
Des effets de corruptions,
Dont la malice sans remede
Vous fait faire un voyage en Suede,
Et de Suede avançant un pas,
On se vient loger icy-bas
Comme vous avez bien sçeu faire ;
M'entendez-vous bien, cher compere ?
Cela dit, ce Demon finet

Le plonge en un estang tout net,
Dont l'eau limonneuse et glacée
Pouvoit chasser de sa pensée
Le feu de ses folles amours
Qui le tourmentoit nuicts et jours,
Aussi bien que ses camarades.

Ayant bien ry de ces menades,
Je quittay ces amans transis
Pour voir un grand corps de logis,
Fait comme un chasteau de Bicestre,
Sans plancher, vistres, ni fenestre,
Enrichy de deux cents prisons,
Comme des petites maisons,
Où le Diable ne voyoit goute.
On loge icy les fous, sans doute,
Dis-je alors, et ces maisons-là
Sont tres-commodes pour cela.
Ils ne sont pas ce que vous dites,
Dit un Demon ; car leurs merites
Les exempte du nom de fous ;
Mais pour en parler entre nous,
Ils ne sont point d'une autre estoffe ;
Chacun d'eux se dit Philosophe,
Et debite à bastons rompus
Grand nombre d'arguments cornus,
De rebus, de questions folles,
Qui nous font hausser les espaules.
Hé, morbleu ! ne peut-on pas voir
Tous ces grands hommes de sçavoir ?
Dis-je alors. Ouy dà, tout à l'heure,
Dit un Diable, ouvrant leur demeure
Avec un grand passe-partout,
Et me montrant de bout en bout
Ces venerables personnages.

Le premier d'entre ces foux sages
Portoit un pannier effondré
En guise de bonnet carré
Sur le sommet de sa caboche.
Voyant cet homme, je m'approche
Et demande à mon conducteur :
Quel est donc ce plaisant Docteur ?
C'est, dit-il, le grand Pythagore
Qui ne parut qu'une pecore,
Lorsqu'il fit sa conclusion
Dessus la transmigration,
Autrement dit, metempsycose ;
Je vais vous expliquer la chose :
Ce fou disoit, *In Græcia*,
Qu'un asne, *Exempli gratia*,
Pouvoit recevoir dans sa panse
L'âme d'un homme de naissance ;
Les uns suivirent son party,
D'autres dirent : Il a menty.
Enfin, c'estoit là la pensée
De cette cervelle blessée.
Outre ce sentiment bourru,
Qui me semble assez incongru,
Il mit encore dans sa teste
Que de manger aucune beste
Estoit un crime capital.
Mais, dis-je, il ne faisoit pas mal,
Puisqu'il enseignoit que nos âmes
Alloient dedans ces corps infâmes,
Car si par quelques accidents
Ses parents eussent esté dedans,
Il eust pu, faisant bonne chere,
Manger les membres de son frere.
Ho, ho, vostre raisonnement,
Dit ce Diable assez promptement,

Sent un peu la Philosophie,
Et je crois que cette folie
Vous tient bien avant dans le cœur.
Tandis que ce Lutin moqueur
Me complimentoit de la sorte,
J'aperçeus parmy la cohorte
De ces sçavans du temps passé
Un vieux Philosophe cassé
Qui, gardant un profond silence,
Versoit des pleurs en abondance.
Qui contraint, dis-je, ce pleureux
De gemir si fort en ses lieux ?
C'est, me dit un Diable, Heraclite
Que le monde rendoit si triste,
Que ce miserable cerveau
En pleuroit tousjours comme un veau,
Si bien qu'il n'eut jamais envie
De rire un moment dans sa vie.
Voyez quelle simplicité,
D'amaigrir son humanité
D'une tristesse sans seconde
Pour les fous qui sont dans le monde.

Celuy que vous voyez plus loin
Couché tout plat dedans un coin,
Sans haut-de chausses, sans chemise,
Orné d'une grand-barbe grise,
Est Democrite, un gros gaillard,
Bien different de ce piaulard;
Quelque chose qu'on luy pût dire,
Il se pasmoit presque de rire,
Et quand mesme on l'auroit pendu,
Il auroit ri comme un perdu,
Car rien ne le mettoit en peine.

Cet autre vestu de futaine,
Et chaussé de sabots brisez,
Qui repose les bras croisez
Dessus cette chaise de brique,
Est Diogene le Cynique,
Que ceux d'Athenes et d'Argos
Nommerent ἡ μεω'βιος (*)
Ce vieux fou, pour tout heritage,
Avoit une escuelle à potage.
Scyphus, palliolum symplex,
Baculus, arcta supellex,
Et vivoit l'âme tres-contente
Dedans une maison roulante,
Id est dans un pauvre tonneau,
Mangeant du pain, beuvant de l'eau,
Et couvert d'un habit de toille,
Il dormoit à la belle estoille,
Sans craindre les fâcheux hyvers,
Les foudres, les vents, les esclairs,
Ou quelque semblable dommage.
En suite de ce personnage,
On voit Aristote, Platon,
Syrus et l'illustre Caton,
Ciceron, Seneque, Sophocles,
Avec le pendart d'Empedocles,
Lequel fut si presomptueux,
Que, pour estre au nombre des Dieux,
Une nuict cette âme damnée
Fut ramoner la cheminée
Du mont Gibel ; et ce grand fol
Se rompit joliment le col,
Puis courut en poste à mesme heure
Jusque en cette triste demeure,

(*) *In diem vivens.*

Où nos officiers, promptement,
Pour le loger commodement,
Luy donnerent chambre garnie ;
Mais, ma foy, pour de l'ambrosie,
Ou du nectar delicieux
Qu'il croyoit boire chez les Dieux,
Il n'en eut pas grande abondance
Pour pouvoir en remplir sa panse.

Après que ce Diable eloquent
Eut fait un long denombrement
De tant de radotteux ensemble,
Me dit : Monsieur, que vous en semble ?
Sont-ce là des impertinents ?
Ouy, dis-je, et des plus importants ;
Et ce seroit leur faire injure,
Si quelque sot, par aventure,
Les estimoit des esprits sains ;
Car ces fantasques escrivains
Qu'au monde l'on estime encore,
Auroient bien besoin d'ellebore.

Estant sur ce raisonnement,
J'entendis un ton surprenant,
Comme d'une voix qui s'esgare,
Qui cryoit bien fort : Gare, gare,
Laissez passer ces drosles-cy,
Nous n'en avons que faire icy.
Soudain je fis un pas derriere
Et vis qu'à grands coups d'etriviere,
Et de longues verges de fer,
On faisoit sortir de l'Enfer
Dix ou douze cents vieux comperes
Accompagnez de vieilles meres
Dont les yeux n'estoient que deux trous,

Semblables à ceux des hiboux.
Quelles sont ces plaisantes mines ?
Dis-je alors. Ce sont des coquines,
Repart un Diable, et des coquins
Fort respectez chez les humains :
Car ils sont gens d'esprit et d'âge
Experts dans le maquerellage,
De qui les discours seducteurs
Sont nos fidelles serviteurs.
Pourquoi les chasser de la sorte ?
Dis-je après. C'est qu'il nous importe,
Repond ce Lutin, que ces gueux
Ne visitent point ces bas lieux,
Car leur adresse sans seconde
Nous fait un tel profit au monde,
Qu'on les a baptisés du nom
De grands ministres de Pluton,
Eux, dont les intrigues diverses,
Et les suasions perverses
Font tresbucher les moins pollus
In fornicationibus ;
Et comme une telle pratique
Augmente nostre Republique,
Nous raisonnons fort bien ainsi
De ne les souffrir point icy,
Afin que ce noble exercice
Nous puisse encor rendre service.

Ce Diable en alloit bien conter,
Si j'eusse voulu l'escouter ;
Mais comme je bruslois sans cesse
De voir quelque nouvelle piece,
Je le quittay sans compliment
Affin d'avancer plus avant.
A peine fis-je trois desmarches

Que j'apperçeus de grandes arches
Faites de plastre, ou de ciment,
Mais il n'importe pas comment.
Or de ces arches la plus belle
Portoit une inscription telle :

Les plus fameux speculateurs
Des ephemerides celestes,
Après avoir seduit les cœurs,
Vont icy joüer de leurs restes.

Bon, dis-je, ayant leu ce quatrain,
On loge en ce lieu sousterain
Ceux qui voguent à pleines voiles,
Beaucoup au-dessus des estoiles.
Entrant dans les lieux preparez
Pour ces jugements egarez,
Je vis grand nombre d'astrologues,
Avec des contenances rogues,
Qui faisoient des mines de chiens ;
Les uns estoient chiromanciens
Qui, prenant la griffe d'un Diable,
Crioient : O qu'il estoit probable
Par ces lineaments fâcheux
Que vous ne seriez pas heureux ;
Et mesme le mont de Saturne,
Avec son aspect taciturne,
Dit que vous estiez destiné
Pour estre un indigne damné.

D'autres vestus de longues robes,
Estoient environnez de globes,
Et cheminant la teste en bas
Mesuroient avec un compas,
Quelque hauteur, ou quelque espace ;
Puis tout d'un coup levant la face,

Un d'eux crioit tout en chaleur :
O Dieux ennemis ! quel mal-heur !
Si ma mere, estant à Soleure,
M'eust enfanté plustost d'une heure,
J'estois sauvé certainement ;
Car Venus par son ascendant
Faisoit voir qu'elle avoit envie
D'entrer en la maison de vie.

Un autre à qui quatre Lutins
Cicatrisoient les intestins
Avec des grandes hallebardes
Disoit : Demons, prenez bien gardes
Avant me tourmenter si fort ;
S'il est constant que je sois mort,
Pour moy je ne le sçaurois croire ;
Et la chose est assez notoire,
Car j'ay Jupin pour ascendant,
Qui montre un visage riant
A Junon, sa tres-digne femme,
Et cette incomparable dame,
Par son regard doux et benin,
Ne me promet rien de malin ;
Ce qui denote que la vie
Ne me doit point estre ravie
(Comme j'ay conté par mes doigts)
Qu'après cent un an, quatre mois,
Six jours, une heure, et trois minutes.
La peste ! comme tu suputes,
Dit un Diable ; hé, ne vois-tu pas
Qu'on te brise jambes et bras,
Et que c'est moy qui t'estropie ?
Si tu restois encore en vie,
Parles-moy, grandissime fou,
Te casserois-je ainsi le cou ?

Voy-donc, puisqu'on te romps la teste,
Si Jupin n'est pas une beste,
Et si par son aspect humain
Il te garantit de ma main.

A costé de cet astrologue
Estoit un visage de dogue,
Qui regardant devers les cieux,
Croyoit que l'esclat de ses yeux
Pourroit dans ces lieux de desastres
Voir la malignité des astres.
Mon maistre, quel est vostre nom ?
Dis-je à ce curieux barbon.
Je suis, dit-il, un sçavant homme,
Connu dedans la vieille Rome
Du temps de Romule et Remus ;
Bref, je suis ce Nostradamus,
Dont la science prophetique
A produit d'un style amphatique
Les bons et les mauvais destins
Des plus grands d'entre les humains.
Hé quoy, luy dis-je, est-il possible
Qu'un galimatias horrible
Qu'on imprime sous vostre nom,
Soit des vers de vostre façon ?
Comment, respondit-il, prophane,
Ozez-vous offencer l'organe
Des plus cachez secrets des Dieux ?
Esprit traitre et malicieux,
Dont la langue trop indiscrette
Ose mespriser l'interprette
Du cours des astres et du sort,
Qui prevoit les coups de la mort,
Et qui lit dans la destinée ;
Ame perfide et mutinée

Contre tous les gens de sçavoir,
Et qui ne sçauriez concevoir
Une doctrine sans matiere,
Vostre intelligence grossiere
A-t-elle si peu de clarté,
De trouver de l'obscurité
Dedans la moindre des parties
De ces sçavantes propheties ?

PROPHETIES
de
NOSTRADAMUS.

Venus, patrone des amans,
Predit que dans ce siecle infâme
Les maris auront des enfants,
Sans s'estre approché de leur femme.

AUTRE.

Les doctes dans l'astrologie
Sont toujours demeurez d'accords,
Que les trespassez seront morts,
Et les vivans seront en vie.

AUTRE.

Le noble sera charpentier,
Et sa subtilité sans bornes
S'efforcera de joindre à l'estat du mestier
L'art de planter des cornes.

AUTRE.

Les sçavants de toute maniere
Ne mettront jamais en avant,
Qu'on puisse trouver un devant
Sans trouver un derriere.

Canailles, esprits debauchez,
Mondains corrompus de pechez,
Ames dans le crime endurcies,
Trouvez-vous que ces propheties
Sentent quelque chose de bas ?
Est-il du galimatias
Dans la bonté de ces paroles ?
Allez, vos cervelles sont folles,
Et vos jugements sans sçavoir
Ne meritent pas de me voir.
Disant ces mots il se retire ;
Et moy, sans pouvoir luy rien dire,
Je m'avance un peu plus avant,
Et me trouvay soudainement
Aux environs d'un vilain gouffre,
Où certaines odeurs de souffre
Penserent m'affaiblir le cœur
Infecté de cette vapeur.
Je crus qu'en ces maisons mal nettes
Estoient des faiseurs d'allumettes ;
Mais je connus bien-tost après,
Que ce gouffre estoit fait exprès,
Pour servir de places publiques
Aux plus impertinents chimiques :
Car j'en vis là plusieurs troupeaux,
Chargez de soufflets, de fourneaux,
De charbon, de fiente, d'argile,
Ou de quelque autre chose vile :
Et leur baragouin sans pareil
Nommoit l'or du nom du Soleil ;
L'argent, il l'appeloit la Lune,
L'estaing, Jupiter, ou Saturne,
Le cuivre, Venus, ou Cypris,
Le plomb, Mars. *Sic de cœteris.*
Allons, disoit un alchimiste,

Transmuez le corps de ce mixte,
Calcinez, lavez, dilatez,
Separez-en les qualitez;
Puis vous fixerez le mercure,
Pour rendre la matiere dure,
Glutinante, et sans fermeté ;
Et de ce qui sera resté
Il faudra qu'un de vous exile
La qualité la plus subtile,
Pour la purifier un peu
Par la proximité du feu.

D'autres crioient à pleines testes :
Foin, nous ne sommes que des bestes
De calciner dans nos fourneaux
Des poudres et des mineraux ;
Ha, ventre ! Compagnons chimiques,
Servons-nous des femmes publiques
Pour nous consommer un petit
Au commun principe, qui dit :

Il faut à Jupin rendre grâce,
Qui fait tout pour le mieux,
D'avoir permis que nostre art glorieux
De la matiere la plus basse
Pût tirer la forme efficace
D'un corps si precieux.

Puisque la forme sans esgale
De la pierre philosophale
Demande un corps le plus abject,
Le plus vil et le plus infect,
Calcinons la matiere infâme
De la plus impudique femme,
Et de son corps purifié,
Subtilizé, mollifié,

Nous tirerons la quintessence,
Pour en generer la substance
D'une pierre de si grand prix,
Que les plus vigoureux esprits
Ont consommé leur vie entiere
A rechercher cette matiere.
Comme ils tenoient de tels discours,
Deux Demons criants comme sourds
Dirent : Messieurs les philosophes,
Sçavez-vous bien quelles estoffes
Peuvent satisfaire le mieux
Vos esprits superstitieux ?
Sont les plus insensez chimiques,
Et pour ces projets magnifiques
Il faut vous rechauffer un peu
Dans cette fournaise de feu,
Afin que vostre peau grillée
Soit la matiere signalée
De ce miraculeux effet.
Ainsi qu'il fut dit, il fut fait :
Et ces fantasques alchimistes,
Loin de montrer des mines tristes,
Et des signes d'un cœur outré,
Brusloient quasi de leur bon gré
Dans la trompeuse et folle attente
De voir cette pierre importante.

Un peu plus outre, dans un fond,
Je me vis près d'un puits profond
Le plus tenebreux de l'Averne ;
Et dans cette affreuse caverne
Logeoient les fameux poëtereaux,
De qui les debiles cerveaux
Composoient, parmy ces tenebres,
Des vers et des stances funebres,

Sur la blancheur des fleur de lys
Qui formoit le teint de Philis,
De Melite, ou bien de Sylvie.
Entre ces docteurs en folie,
J'en vis plusieurs Italiens,
Tant des nouveaux que des anciens :
Des Grecs et Latins en grands nombres,
Montrans sur leurs visages sombres
Qu'ils estoient assez mal contents.
Parmy ces poëtes importans,
On voyoit d'un costé Virgile,
Dont la plume docte et subtile
Rendit dame Didon putain,
Quoyqu'il paroisse estre certain
Qu'elle fut tres-honneste femme.
De l'autre estoit ce poëte infâme,
Ce lassif, cet autheur fameux,
Patron des jeunes amoureux :
J'entends cet impudique Ovide.
Près de luy logeoient Euripide,
Lucain, Terence, Claudian,
Pompone, Anaxippe, Arrian,
Menelas, Homere, Menandre,
Nestor, Nicostrate, Nicandre,
Marulle, Damasse, Egemon,
Pacuve, Stace, Anacréon,
Anaxandre, Arate, Antiphanes ;
Enfin tous ces autheurs prophanes
Si respectez chez les Romains
Souffroient là des maux inhumains.
Outre ces excellents genies
En assez bonnes compagnies,
Il me sembla d'ouïr la voix
De quelques poëtes françois
Qui lamentoient leurs infortunes.

O maux ! ô rigueurs non communes !
Disoit un d'eux, ô cruauté !
O sanglante inhumanité !
Quoy, sera-t-il dit que nos âmes
Gemiront sous l'ardeur des flâmes ?
Nos corps seront-ils consumez
Pour avoir fait des bouts-rimez ?

Un autre, que deux docteurs mornes
Coiffez d'un panache à trois cornes (*),
Outrageoient de toute façon,
Crioit d'un si terrible ton,
Que jamais beste carnassiere
Ne hurla de telle maniere.
Bons Dieux ! dis-je tout estonné,
Quel est cet homme infortuné
Qui forme ce cry pitoyable ?
C'est, me dit aussi-tost un Diable,
Le premier de ces habitans,
Prince des poëtes de son temps,
Que Scudery, rimeur habile,
Nommoit le divin T***;
Or ce miroir des beaux esprits
Pousse ces lamentables cris,
A cause de rudes outrages
Dont ces deux pedans pleins de rages,
Qu'on nomme Gar***, et Guer***,
L'accablent du soir au matin,
En l'accusant de la fabrique
De ce Parnasse satyrique,
Qui fit autrefois tant de bruit,
Parce que l'ouvrage de nuit,
Et la conjonction prochaine

(*) Bonnet de jesuite.

Qu'on fait avec la chair humaine
Trouve en ce traité d'union
Une entiere approbation.

J'escoutois haranguer ce Diable,
Lorsque ce poëte miserable
Redoubla ses gemissements,
Et vomit mille jurements,
Sur ses accusateurs faussaires,
Qui luy paroissoient si contraires.

Je commençois d'estre bien las
D'oüir tant de facheux helas,
Et mes esprits presque en alarmes
De voir tant de sujets de larmes
Poussoient mon cœur et mes desirs
A quitter ces lieux de soupirs.
En deliberant de la sorte,
Je me trouvay près d'une porte
Qu'un Diable ouvrit soudainement,
Et je vis dans le mesme instant
Au milieu d'une galerie
Le prince de la Diablerie
Assis dessus son tribunal,
Mandant aux sergens à cheval
De publier une ordonnance,
Qui paroissoit de consequence :
Car l'infernalle Nation
Y prestoit grande attention,
Et se pressoit outre mesure
Pour en entendre la lecture.

Près de ce grand Dieu Lucifer,
Roy de tous les tisons d'Enfer,
Estoit une horrible assemblée,
Qui paroissoit un peu troublée,

Montrant certaine emotion
Qui ne predisoit rien de bon.
Je m'enquis d'un garde authentique
De sa Majesté plutonique
Quel estoit ce noble escadron
Que l'on voyoit près de Pluton
Pressé d'une frayeur si forte.
C'est, me dit ce Diable, une escorte
De vingt ou trente milliers
De procureurs ou de greffiers,
Dont nostre Prince se dispose
De faire une metamorphose.
Comment, des greffiers en ces lieux
Et des procureurs avec eux ?
Dis-je aussi-tost, cette aventure
Me confond l'esprit, je vous jure ;
Puisque je suis plus que certain,
Qu'estant tombé dans le chemin
Qui nous meine en cette demeure,
Je n'en vis pas un, ou je meure.
Je le croy, repond un Lutin,
Il ne leur faut point de chemin ;
Car ces messieurs ont de coustumes
D'y voler avecque leurs plumes,
Mais d'un vol si precipité,
Qu'il surpasse l'agilité
Des aigles et de leur plumage.
Je n'en parlay pas davantage,
Souhaitant avec passion
D'ouïr la publication
De cette ordonnance nouvelle
Qui, comme il me semble, estoit telle.

ÉDICT
DE
LUCIFER

Lucifer, par la Justice plus haute, et la volonté du Tout-Puissant, esleu et colloqué Prince et Seigneur des troupes infernales; c'est-à-dire les Diables, Diablesses, Lutins, Furies, etc., à tous presens et à venir, salut. Le nombre effroyable des rats et des souris, produict par la corruption, pourriture, et exhalations infectes de ces lieux de tenebres, molestant perpetuellement les sujets de nostre Empire diabolique, et la multitude innombrable des mouches, moucherons et cousins, procréez par la force de la chaleur qui reside en cette contrée de desespoir, apportans dommage notable au bien de nostre Estat: nous contraint aussi de choisir parmy nos sujets des exturbateurs, avaleurs et exterminateurs de cette maudite engeance; et par ce moyen en liberer nos chasteaux, villes, bourgs, provinces qui en sont accablés et molestés continuellement: et ayant fait examiner en nostre presence, en nostre Conseil les moyens les plus seurs pour cette execution, nous avons trouvé qu'il estoit à propos de changer, et metamorphoser quelques-uns de nos Diables ou damnez en des bestes ennemies des rats et des souris; et quelques Diablesses condamnées en des bestiolles ennemies des mouches, moucherons et cousins.

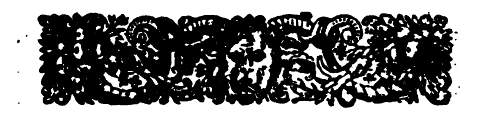
À ces causes, sçavoir faisons qu'après avoir mis cette affaire en deliberation en nostre Conseil diabolique, ou estoient quelques principaux officiers, grands et notables personnages de nostre Justice, comme Mahomet, le Pape Alexandre VIIe, Loyola, fondateur des Jesuites, St-François, fondateur des Cordeliers, St-Dominique, chef des Capucins, Néron, empereur romain, Elomire, prince des poëtes, Lucien, Aristote, Platon et autres Roys, Princes, Ducs, Marquis, Barons qui approchoient de plus près de nostre qualité luciferienne. De l'avis d'iceluy, et de nostre propre mouvement, pleine puissance, et authorité infernale, nous avons statué et ordonné, statuons et ordonnons que les greffiers, advocats, procureurs, notaires, sergents, solliciteurs, clercs et commissaires seront muez et metamorphosez en chats, pour faire la deconfiture des rats et des souris; parce que comme ces officiers de Justice ont eu autresfois la patte forte subtile, pour attraper la bourse du paysan, nous estimons qu'ils ne l'auront pas moins legere, à la capture des rats et souris; et ainsi nous les tenons propres et idoines pour cette importante execution. Et au regard de l'exturbation des mouches, moucherons et cousins, nous avons resolu, et resolvons de changer et muer les femmes desdits officiers en araignées, afin que dans les toilles qu'elles ont si souvent tramées contre l'honneur de leur maris, elles puissent arrester ces petits papillons, mouches et moucherons qui nous apportent un si grand dommage; et puis qu'elles ont bien eu

l'adresse d'enchaîner tant de galands et d'amis dans leurs filets, elles ne manqueront pas d'industrie pour envelopper ces petites bestiolles. Si donnons en mandement à nos amez et feaux officiers de nostre Chambre infernale, et autres qu'il appartiendra, que celuy nostre present Edict ils fassent lire, publier, enregistrer, observer et entretenir dans toutes les terres de nostre obeissance, nonobstant quelconques edicts, ordonnances, mandements, deffences et lettres à ce contraires: car telle est nostre plaisir. Donné dans l'Averne, l'an de nostre damnation cinq-mille-six-cent-soixante-neuf ou environ.

Signé LUCIFER.

Un Diable ayant leu cet Edit
Par devant le malin Esprit,
Aussi-tost les troupeaux prophanes
De ces amateurs de chicanes
Enrageants de devenir chats,
Formerent de si grands sabats,
Et des clameurs si pitoyables,
Que les accens espouvantables
D'un bruit si confus, et si haut,
Me reveillerent en sursaut :
Et lors j'apperçeus que les songes
M'avoient, par leurs fâcheux mensonges,
Fait faire un assez long chemin,
Sans sortir hors de mon jardin.

FIN



LE MARIAGE
DE
BELPHEGOR

Nouvelle infernalle

On lit dans les vieilles Chroniques de Florence qu'un personnage tres-saint, et dont la vie fut l'admiration de son siecle, estant un jour ravi en esprit, eut une vision fort estrange. Ce saint personnage remarqua que les âmes des hommes mariez allant en foule aux Enfers, disoient presque toutes que s'ils n'eussent point epousé de femmes, ils n'eussent jamais esté reduits à un tel mal-heur ; de sorte que Minos et Rhadamante, avec tout le venerable Senat des Enfers, en paroissoient fort surpris. En effet, ils ne pouvoient croire d'abord, que ces discours fussent veritables, et cependant ils voyoient que les mesmes plaintes se multiplioient tous les jours. Ce qui enfin les obligea à en faire le rapport à Junon. Et sur le rapport qui en fut fait, sans en communiquer avec sa femme, qui fut malade toute cette semaine, il fut arresté

qu'on examineroit cette affaire le plus exactement qu'il seroit possible, et qu'après cela on choisiroit les moyens qui paroistroient les plus asseurez pour parvenir à la connoisance de la verité. En mesme temps, on fit assembler toutes les Chambres: les Princes, les Ducs, les Pairs et les Barons s'y trouverent. Jamais la compagnie n'avoit esté si belle; aussi ne s'estoit-il jamais presenté aucune affaire dont l'importance fust si grande. Le bon religieux, qui vit tout ce qui se passa, disoit que Pluton parla en ces termes:

Mes tres-chers et bien-aymez,

« Quoy que je possede mon Royaume suivant l'arrest du Ciel, et le sort fatal qui decida autrefois de mon partage; quoy que cet arrest soit irrevocable, et qu'après cela je ne puisse estre sujet au jugement des Dieux et des hommes, néantmoins, parceque la prudence de ceux qui se peuvent soumettre aux loix, et faire plus d'estime du jugement d'autruy que du leur propre, est toujours la plus seure; j'ay resolu de prendre vostre avis, afin de sçavoir comment je me doy gouverner dans une affaire qui pourroit avec le temps causer quelque des-honneur à notre Empire. Toutes les âmes des maris qui viennent dans nos Etats disent que leurs femmes en sont cause: et cela me semblant impossible, je crains fort qu'en donnant jugement sur la relation qui nous est faite, on ne parle de nous comme de

Dieux trop cruels, et que n'en donnant point, on ne die partout que l'amour de la justice n'est pas ce qui nous touche davantage. Il y a beaucoup de legereté, sans doute, à prononcer sur le simple rapport de ces âmes, et beaucoup d'injustice aussi à ne pas examiner la chose avec soin. Voulant donc aller au devant du mal que pourroit produire ou la precipitation ou la negligence, et n'en trouvant pas le moyen facile, j'ay bien voulu vous faire appeler icy, afin que vous m'assistiez de votre conseil, et que mon Empire evite tous reproches à l'avenir, comme par le passé on n'a rien eu à dire contre ma conduite. »

Il n'y en eut pas un qui ne dist que la chose estoit de grande importance, et qu'elle meritoit d'estre considerée fort exactement. Les conclusions de la compagnie furent bien qu'il falloit decouvrir la verité par tous les moyens imaginables, mais on ne les trouvoit pas ces moyens; car les uns estoient d'avis qu'on envoyast en ce monde quelque particulier seulement; d'autres estimoient qu'il en falloit envoyer plus d'un, et qu'on pourroit mieux connoistre la verité du fait par l'experience personnelle que plusieurs en feroient; mais d'autres qui opinioient plus brusquement, croyoient qu'il n'y falloit point apporter tant de façon; qu'il suffiroit de donner la gesne à un grand nombre en mesme temps, et qu'on decouvriroit la verité par la violence des tourmens. A la fin neantmoins la pluralité des voix allant au choix d'une personne seule,

laquelle fust envoyée en ce monde, toute la compagnie se rangea à cet avis. Mais comme il ne se presentoit personne qui se chargeast volontairement d'une telle commission, il fut arresté que le sort regleroit cette affaire. En mesme temps on fit des billets, et le sort tomba sur Belphegor. Et là-dessus on peut dire que le hazard ne s'accorda jamais mieux avec le merite. Car, en effet, Belphegor n'estoit pas un Diable du commun: et quand vous sçaurez que Pluton l'avoit fait Generalissime de ses armées, vous cesserez de douter de cette verité. Avec tout cela pourtant il eust bien voulu se descharger d'un tel employ; mais le commandement absolu de Pluton le contraignit d'obeir. Il accepta donc les conditions qui avoient esté arrestées solennellement, qu'on delivreroit sur l'heure cent mille ducats à celuy qui feroit le voïage du monde, et qu'ayant pris la forme d'homme, il epouseroit une femme, vivroit dix ans avec elle, si faire se pouvoit; et qu'après ce temps-là, faisant semblant de mourir, il s'en retourneroit en Enfer, et verifieroit par sa propre experience, quels peuvent estre les biens et les maux du mariage, et en feroit un rapport fidele à la compagnie. Il fut encore dit que pendant ce temps-là, il seroit soumis à toutes les peines et à toutes les miseres, auxquelles les hommes sont sujets, sans en excepter les prisons, les maladies et la pauvreté même. Mais qu'au reste, s'il s'en delivroit par ruse et par addresse, cela luy

seroit permis, et que l'on ne s'en scandaliseroit point. Belphegor accepta la condition: il reçeut les cent mille ducats, vint au monde, et ayant tiré de ses troupes ce qu'il luy falloit de chevaux et de domestiques, il entra à Florence avec un equipage tres-leste, ayant fait election de cette ville plus-tost que de toute autre, parcequ'elle luy sembloit plus propre pour le dessein qu'il avoit de faire valoir son argent et de le mettre à interest. Il se fit appeler Dom Roderic de Castille; il prit à loüage une fort belle maison au fauxbourg *d'Ogni Santi;* et afin que personne ne peust sçavoir qui il estoit, il dit qu'etant encore fort jeune homme, il avoit quitté l'Espagne, et qu'ayant fait voile en Syrie, il s'estoit arresté à Alep, où il avoit gaigné tout ce qu'il avoit de bien: mais qu'ayant fait quelque sejour en ce pays-là, il estoit venu en Italie avec dessein de se marier en un pays plus poly et plus conforme à son humeur. Au reste Dom Roderic estoit un fort bel homme, âgé, comme il sembloit, de trente ans ou envion; et ayant fait connoistre en peu de temps combien il estoit puissant en richesses, et d'ailleurs faisant voir chaque jour par sa liberalité qu'il en sçavoit bien l'usage, plusieurs Gentils-hommes de Florence, qui avoient assez de filles, mais peu d'argent, ne manquerent pas de faire connoistre qu'ils le recevroient de bon cœur en leur alliance. Dom Roderic qui avoit des maitresses à choisir, en prefera une à toutes les autres

(aussi estoit-ce une tres-belle personne); l'histoire dit qu'elle s'appelloit Honesta, qu'elle estoit fille d'Americ Donati, qui en avoit encore trois autres à marier, et trois garçons aussi, qui estoient agez de vingt à vingt-cinq ans. Mais quoy que le seigneur Americ fust d'une des plus nobles familles de Florence, on peut dire neantmoins qu'il estoit tres-pauvre parce qu'il avoit trop d'enfans, et que sa noblesse l'incommodoit. Mais Dom Roderic y remedia : car il fit luy-mesme la depense de son mariage ; et tout s'y passa avec tant d'eclat et tant de magnificence, qu'il n'y fut rien oublié de tout ce que l'on peut souhaiter en telles occasions. Il avoit esté dit encore, entre autres conditions qui furent proposées à Messer Belphegor, que si-tost qu'il auroit quitté l'Enfer, il seroit assujetty à toutes les passions humaines. Incontinent donc il commença à prendre plaisir aux honneurs et aux pompes du monde ; et tout Diable qu'il estoit, il prenoit pourtant goust aux loüanges et aux flatteries des hommes, et trouvoit que c'estoit une chose fort agreable; mais ce qui luy paroissoit si agreable luy coustoit beaucoup aussi. Il y eut encore plus que cela : car il n'eut pas long-temps demeuré avec Honesta, qu'il en devint amoureux au-delà de tout ce que l'on sçauroit s'imaginer ; il trouva je ne sçay quoy en elle qui l'echauffa si bien, que jamais il s'estoit veu en telle feste, et lorsqu'il la voyoit triste, et qu'elle avoit le moindre deplaisir, il mau-

dissoit la commission qu'il avoit reçeuë, et juroit hautement que la vie luy estoit amere. Il ne faut pas oublier icy qu'Honesta espousant Roderic et portant chez luy la noblesse et la beauté, n'oublia pas aussi son orgueil et sa fierté ordinaire; et ces deux qualitez estoient si remarquables en elle, que Roderic qui connoissoit l'orgueil de Lucifer et qui en avoit fait l'experience plus d'une fois, asseuroit que celuy de sa femme surpassoit encore celuy de Lucifer. Mais cette fierté devint encore bien plus grande, lorsqu'elle eut remarqué la passion ardente que son mary avoit pour elle, et croyant bien luy commander à baguette et le mener comme il faut, elle le traitoit en souveraine, elle agissoit avec luy sans pitié et sans respect, et s'il luy refusoit quelque chose, elle ne manquoit pas de luy faire voir qu'elle sçavoit dire des injures aussi bien que les autres femmes de sa sorte. Jugez après cela quelle affliction pour Dom Roderic de Castille. Neantmoins la consideration de son beau-pere, des freres de sa femme, de la parenté, du sacré mariage, et surtout l'amour et la tendresse qu'il avoit pour elle, luy faisoient souffrir tout ce mauvais traitement. Je ne parleray point icy des depenses extraordinaires qu'il faisoit en habits somptueux, changeant de mode toutes les semaines, selon le goust ordinaire des dames florentines; il y eut encore autre chose qui l'incommoda bien davantage; car il fut contraint, pour avoir la

paix, d'aider son beau-pere à marier ses autres filles, en quoy il depensa une somme tres-considerable. Il fallut de plus, pour entretenir la bonne intelligence, et faire que tout allast bien, il fallut, dis-je, envoyer un de ses beaux-freres en Levant avec quantité d'etoffes de laine, le second en France et en Espagne avec des etoffes de soye, et avancer le troisieme, en luy donnant de quoy lever une boutique de batteur d'or à Florence. Tout cela ensemble, comme vous voyez, est bien capable d'incommoder un pauvre Diable. Autre misere neantmoins : Il n'y a point de ville en Italie qui fasse plus de depense au Carnaval et à la Saint-Jean que Florence, et c'estoit en cette occasion-là qu'Honesta vouloit absolument que son Roderic surpassast toutes les personnes de condition par la somptuosité des festins, des ballets et des autres divertissements, qui sont ordinaires en ces jours-là. Il supportoit neantmoins encore tout cela pour les mesmes raisons qui luy avoient fait souffrir le reste, et peut-estre encore que toutes ces difficultez, quoy que tres-facheuses et tres-dures, luy auroient paru supportables et douces, si au moins il eust pu par sa patience avoir quelque repos en sa maison, et attendre paisiblement le poinct fatal de sa ruine. Mais Dom Roderic de Castille eprouva tout le contraire ; parce qu'outre la depense, dont vous avez veu l'estat, la fierté de cette femme luy attiroit mille autres incommoditez encore ; jusques là

mesme qu'il ny avoit ny valets, ny officiers, qui pussent demeurer trois jours de suite à son service ; ce qui luy donnoit un deplaisir tres-amer, voyant qu'il luy estoit impossible de tenir en sa maison aucune personne affectionnée au bien de ses affaires. Et en effet, comment les hommes y auroient-ils pu demeurer, puisque les Diables mesmes qu'il avoit amenez avec luy, aymerent mieux enfin s'en retourner en Enfer et avoir la plante des pieds brûlée comme auparavant, que de vivre en ce monde sous l'empire d'une femme si fascheuse? Roderic menant donc une vie pleine de tant d'inquietudes et tant de miseres, et ayant espuisé par des depenses non preveues tout ce qu'il avoit reservé, commença à vivre sous l'esperance du profit qu'il attendoit des vaisseaux qu'il avoit envoyez en Orient et en Occident. Et comme il avoit encore fort bon credit sur la place, afin de se maintenir toujours en bon estat, il emprunta de l'argent de ceux qui avoient accoustumé d'en prester : mais comme ceux de cette profession sont gens qui ne s'endorment pas en leurs affaires, ils remarquerent bien qu'il ne se pressoit pas trop de payer à terme. Et sa bourse estant dejà presque vuide, et tout son fait reduit à la derniere extremité, il apprit tout d'un coup deux nouvelles aussi funestes qu'il en eûst jamais pu recevoir. La premiere estoit qu'un des freres d'Honesta avoit joüé à la chance tout ce que Roderic luy avoit mis entre les mains ; et la seconde ne valoit pas mieux

que la premiere, puisqu'elle luy apprenoit que son autre beau-frere revenant en Italie, estoit peri avec toutes ses marchandises. La chose ne fut pas plustost sçeuë à Florence, que les creanciers de Roderic s'assemblerent tous, et croyant que c'estoit un homme perdu sans ressource, et ne pouvant d'ailleurs se descouvrir, parceque le temps du payement n'estoit pas encore venu, ils conclurent tous qu'il falloit le veiller de près, de peur qu'il ne se derobast, et qu'ils ne fussent pris pour duppes. Dom Roderic de Castille voyant d'un autre costé que son mal estoit sans remede, et sachant à quoy il estoit obligé par la loy infernale, songea à prendre un cheval et s'enfuir sans deliberer; ce qu'il fit avec assez de facilité, pour ce qu'il demeuroit tout contre la porte *Del Prato*.

A peine donc estoit-il party, que l'alarme s'espandit parmy ses creanciers, lesquels ayant eu recours aux magistrats, le firent suivre non-seulement par des courriers et par des sergens, mais allerent encore tous ensemble pour tascher d'en apprendre des nouvelles plustost, ou peut-estre par la crainte qu'ils avoient, que ces sortes de gens, qui ne valent pas mieux en Italie qu'ailleurs, ne le relaschassent pour quelque nombre de ducats. Cependant Roderic, qui n'estoit pas sot, et qui ne le devoit pas estre en cette occasion, songea bien à ce qui pourroit arriver; c'est pourquoy si-tost qu'il eut fait une demi-lieuë au galop, il resolut de quitter le grand chemin, ce qu'il

fit aussi; mais en ce cas-là il falloit laisse son cheval, car le pays estant coupé de quantité de fossez, il estoit reduit à la necessité de se sauver à pied; ce qui lui reüssit bien. En effet, traversant toujours à la faveur des vignes et des roseaux, dont tout le païs abonde, il arriva enfin au-dessus de Peretola en la maison de Jean Matteo del Bricca, mettayer de J. Del-Bene. Par bonheur il rencontra ce Matteo, qui menoit de la paille pour ses bœufs, et luy promit que s'il le delivroit des mains de ses ennemis, qui le poursuivoient pour le faire mourir en prison, il le feroit riche, et qu'avant de partir, il luy donneroit telle assurance de sa parole, qu'il n'en pourroit douter. « *Que si je ne fais*, ajouta-t-il, *ce que je te promets, je suis content que tu me livres toy-mesme entre les mains de ceux qui me cherchent.* » Vous sçaurez, s'il vous plaist, que J. Matteo quoyque paysan, estoit homme resolu, et qui ne manquoit pas de bon sens. Jugeant donc bien qu'il n'y avoit rien à perdre dans le dessein de le sauver, il luy promit de le faire, et l'ayant caché sous un monceau de fumier, qui estoit devant sa porte, il le couvrit encore de feuilles, de roseaux et d'autres choses de cette nature, qu'il avoit ramassées pour faire du feu. A peine avait-on achevé de cacher Roderic, que ceux qui le cherchoient arriverent; mais quelques menaces et quelques frayeurs qu'ils fissent à Matteo, ils ne purent pourtant jamais l'obliger à dire seulement qu'il l'eust veu; de sorte que passant toujours plus outre et n'apprenant

aucune nouvelle de Dom Roderic, ils s'en retournerent à Florence, aussi mal satisfaits que vous pouvez vous l'imaginer. Après cela Matteo voyant que tout ce grand bruit estoit apaisé, le retira du lieu où il avoit esté caché, et le conjura de luy tenir parole. Roderic parut fort fidelle en cette occasion, et j'oserois bien dire que jamais Diable ne le fut tant, et ne temoigna plus de gratitude et plus de generosité. En effet, il reconnut qu'il luy estoit infiniment obligé, et luy promit qu'il feroit tout son possible pour le satisfaire et pour s'acquitter de la parole qu'il luy avoit donnée. Afin de luy persuader cette verité, et luy faire voir qu'il ne disoit rien, dont il ne pust venir à bout, il luy fit toute son histoire, telle que vous l'avez oüye. Il l'informa ensuite du moyen qu'il vouloit suivre pour l'enrichir : « *Sçache*, dit-il, *que si tost que l'on entendra dire que quelque dame a le Diable au corps, elle n'aura point d'autre Diable que moy; et tu dois estre tres persuadé que je n'en sortiray point, si tu ne viens toy-même pour m'obliger à sortir de cette nouvelle demeure; et tu sçauras bien après cela te faire payer comme il faut.* » Il ne luy en dit pas davantage, car il disparut en un moment et fit devant luy un tour de maistre Gonin. Peu de temps après un bruit s'espandit par toute la ville que la fille de Mess. Ambrosio Amedei, laquelle il avoit mariée à Bonainto Thebalducci, estoit possedée. Le pere et la mere ne manquerent pas d'employer les remedes que l'on a accoustumé de pratiquer en

un accident si fâcheux; car ils luy firent porter la teste de S. Zanobe et le manteau de S. J. Galbert, mais de tout cela Belphegor n'en fit que rire : il n'y avoit plus Dom Roderic de Castille, c'estoit un Diable bien fait. Et pour faire voir à chacun que le mal de cette demoiselle estoit une veritable possession, et qu'elle estoit positivement endiablée, sans aucune imagination fantastique, maladie de maire ou autre bagatelle de cette nature, elle parloit le latin mieux que les livres, disputoit de philosophie et decouvroit les pechez de plusieurs personnes qui se trouvoient fort surprises, et qui ne croyoient pas que le Diable se meslat de tant d'affaires. Mais il y eut entre autres un bon religieux, à qui Roderic rendit un assez mauvais office : car il fit sçavoir à tous ceux qui le voulurent entendre, qu'il avoit tenu plus de quatre ans une jeune fille en sa cellule, luy ayant fait prendre un habit de novice. Jugez après cela si l'on doutoit que la possession fust veritable. Cependant Mess. Ambrosio estoit extresmement affligé du malheur de sa fille ; et ayant espuisé en vain les remedes que la medecine et la religion luy avoient presentez, il estoit reduit au dernier desespoir, lorsque J. Matteo le vint trouver et luy promit de sauver sa fille moyennant la somme de cinq cents florins, dont il vouloit acheter un heritage à Peretola. En effet, Matteo estoit une fort bonne personne, et il eust fait le miracle gratuitement et en galant homme, mais il avoit besoin d'argent.

Messer Ambrosio donc accepta sa proposition; en suite de quoy Jean Matteo, après avoir fait dire certaines messes, et employé je ne sçay quelles ceremonies, afin que la chose se passast avec plus de façon, s'approcha de l'oreille de cette demoiselle, et luy dit: «Roderic, je te suis venu trouver afin de te faire tenir la parole que tu m'as donnée.»—«J'en suis tres-content, dit Roderic, mais je veux agir avec toi en galant homme. Sçache donc que je te veux faire du bien plus d'une fois, car l'occasion qui t'ameine icy n'est pas capable de t'enrichir ny de te mettre à ton aise: c'est pourquoy si-tost que je seray sorty de ce lieu, j'entreray dans la fille de Charles, Roy de Naples, et n'aye pas peur que j'en sorte jamais que tu ne m'en viennes prier. Alors tu deviendras tout d'un coup un homme d'importance, et tu tailleras en plein drap; mais après cela ne me viens plus rompre la teste.» Si-tost qu'il eust prononcé ce que vous venez d'entendre, il sortit du corps de cette demoiselle, avec la joye et l'etonnement de toute la ville. Au reste Belphegor ne manqua pas de faire ce qu'il avoit promis à Matteo: car bien peu de temps après, le bruit s'espandit par toute l'Italie, que la fille de Charles, Roy de Naples, estoit possedée: et tant mieux pour Matteo, qui devoit trouver en cette occasion une moisson toute d'or. En effet, tous les remedes des Moines ne furent que des *Remedes de bibus.* Ils employerent inutilement tout ce qu'ils sçavoient faire: le Diable ne voulut point

lâcher prise, qu'à la parole de Matteo, qui l'avoit autrefois bien servi. Le Roy, qui avoit appris ce qui s'estoit passé à Florence, fit venir Matteo en sa Cour, lequel guerit la Princesse, après y avoir employé quelques petites façons et quelques ceremonies feintes pour couvrir le mystere. Mais Dom Roderic, avant que de partir, luy tint ce discours, à ce que rapporte la chronique : « Tu vois bien, Matteo, que je t'ay tenu parole ; te voilà desormais riche ; tu peux à present vivre à ton aise : c'est pourquoy, si je ne me trompe, me voilà aussi quitte envers toy. Garde-toy donc bien de te presenter dorenavant devant moy, parce qu'après t'avoir fait beaucoup de bien, je te feray à l'avenir beaucoup de mal, et n'en doute pas.» Matteo estant retourné fort riche à Florence, (car il avoit reçeu du Roy de Naples plus de cinquante mille ducats) songeoit à joüir paisiblement de ses grandes richesses, ne croiant pas que Roderic luy voulust faire aucun déplaisir. Mais ses dessins furent troublez par les nouvelles de France, qui portoient qu'une des filles de Louis VII, Roy de France, estoit possedée. Cela estoit bien capable d'effrayer Matteo, qui n'ignoroit pas la puissance d'un si grand Prince, et qui d'ailleurs se souvenoit bien des dernieres paroles de Roderic. Le Roy donc ne trouvant aucun remede pour un accident si estrange, et ayant appris ce que sçavoit faire Matteo, luy despescha un courrier et le fit prier de venir à Paris.

Mais Matteo ayant allegué je ne sçay

quelles indispositions, qui luy ostoient le moyen de rendre service à sa Majesté en cette occasion, le Roy fut contraint d'en escrire à la Seigneurie, laquelle obligea Matteo à partir. Estant donc arrivé à Paris fort affligé, et ne sçachant comment il pourroit executer ce qu'on attendoit de luy, il dit au Roy : « Qu'en effet il estoit bien veritable qu'il avoit guery autrefois quelques possedées, mais que pour cela on ne devoit pas croire qu'il peust guerir tous les possedez qui se rencontreroient, d'autant qu'il se trouve quelquefois des Diables d'une si perfide et si etrange nature qu'ils ne se soucient aucunement des menaces, des enchantements, ny de toute la religion ; qu'au reste il ne disoit pas cela par aucune repugnance qu'il eust à faire ce qu'on souhaitoit de luy, mais qu'aussi en cas qu'il ne peust reussir, il en demandoit pardon à sa Majesté. »

Le Roy ayant oüy ce discours parut assez troublé, et le transport de sa colère fut si grand, qu'il menaça Matteo de le faire pendre, s'il ne chassoit le Demon du corps de la Princesse, aussi bien qu'il en avoit chassé d'autres; et qu'au reste il estoit aussi aisé de faire des miracles à Paris qu'à Florence ou à Naples. Ces paroles toucherent etrangement Matteo ; car il ne croyoit pas qu'il y eust du plaisir à estre pendu de la sorte, et il n'y avoit point d'equivoques aux paroles du Roy. Neantmoins il se rassura un peu, ou fit semblant de

se rassurer ; et ayant fait venir la Princesse possedée, il s'approcha de son oreille, et après avoir dit à Dom Roderic qu'il estoit son tres-humble serviteur, il n'oublia pas de luy renouveller le souvenir du bon office qu'il luy avoit rendu, lorsqu'il le delivra des griffes de la Justice: adjoustant que s'il l'abandonnoit dans le peril extresme où il estoit, il n'y auroit personne qui ne parlast de son ingratitude. Roderic, qui n'estoit pas plus patient que de raison, s'emporta brusquement ; il jura, pesta, tempesta, il fit le Diable à quatre, et luy dit mille et mille outrages ; mais on n'entendit bien distinctement que ces dernieres paroles :

« Quoy donc, traistre, vilain, tu auras encore bien la hardiesse de paroistre devant moy? T'imagines-tu point de te pouvoir un jour vanter d'avoir esté enrichy par mon moyen ? Mais je te feray bien voir, et à toy et à tout le monde, que je donne et que j'oste quand il me plaist, et comme il me plaist; je sçay encore une autre chose, c'est que je te feray pendre sans y manquer avant que tu partes de Paris. »

Alors Matteo ne voyant point de remede à son infortune, pensa à un autre moyen ; et ayant fait retirer la possedée, il dit au Roy : « Sire, je vous l'avois bien dit; il y a des Esprits si malins et si phantasques, qu'on ne peut prendre de mesure avec eux ; et celuy de la Princesse est de ces Esprits phantasques et malins. C'est pourquoy je veux essayer tout ce que je sçay faire ; si ce que nous ferons peut suffire, à la bonne heure, vostre Majesté

aura ce qu'elle souhaitte aussi; si cela ne suffit pas, et que vostre Majesté ne se contente point de ce qui aura esté fait, je despandray toujours de vous, et vous aurez de moy, Sire, telle compassion que merite mon innocence: cependant vostre Majesté fera dresser dans la place de Nostre-Dame un theâtre assez grand pour pouvoir contenir tous vos barons et tout le clergé de cette ville. Ce theâtre sera, s'il vous plaist, paré de brocar d'or, et d'autres riches estoffes. Vous y ferez mettre un autel, et dimanche prochain il faudra que vous vous y trouviez dès le matin avec vos Princes et vos Pairs; et vous y ferez venir la Princesse après y avoir fait chanter une grande-messe. Outre ce que je viens de dire à vostre Majesté, il faut que d'un costé de la place il y ait vingt personnes pour le moins, avec des trompettes, des cors, des tambours, des cornemuses, et des cymbales, qui commenceront à joüer de tous ces instruments sitost que je feray voir un chapeau en l'air: et toute cette musique s'avancera vers le theâtre. Toutes ces choses, avec quelqu'autre remede que je sçay, feront sortir, comme je l'espere, le Demon du corps de la Princesse.» Le Roy donna ordre que cela fust executé comme Matteo l'avoit proposé, et le Dimanche estant venu, le theâtre estant remply de quantité de personnes de la premiere qualité, et la place de Nostre-Dame estant pleine de peuple, la Princesse fut amenée par deux Evesques, suivis de plusieurs seigneurs de la Cour. Quand

Roderic vit un si grand peuple et un appareil si magnifique, il demeura tout interdit, et prononça ces paroles tout haut :

« Je voudrois bien sçavoir ce que peut faire ce coquin de paysan. J'en ay bien veu d'autres ; j'ay veu plus d'une fois toute la pompe du Ciel, et je sçay ce que l'Enfer a de plus epouvantable. Je traiteray ce coquin comme il faut, et si j'y manque, que Dieu me le rende. »

Matteo s'approcha de luy, et après l'avoir prié de sortir, Roderic s'escria :

« Ah la belle pensée que tu as euë ! Crois-tu par là te sauver de ma puissance et de la colere du Roy ? Mais n'en croy rien, maraud, car j'ay bien resolu de te faire pendre, ou je veux passer pour un Diable insensible et qui a peu d'esprit. »

Matteo le prie encore plus ardemment, et Belphegor luy dit encore plus d'injures et plus d'outrages qu'il ne luy en avoit dit auparavant. Mais tout cela n'estonna point Matteo ; car sans perdre temps il haussa en l'air son chapeau, et tout d'un coup les trompettes, les joüeurs de cors, de tambours, et de cymbales, commencerent leur musique en s'approchant du theâtre. A cet etrange tintamarre, Roderic parut assez surpris, faisant voir qu'il y a des Diables qui craignent le mal comme les hommes ; et ne pouvant deviner ce que vouloit dire ce grand bruit, il en demanda la cause à Matteo. Le paysan qui n'estoit nullement beste, fit semblant d'estre fort estonné, et luy dit :

« Helas, mon cher Roderic, c'est Honesta qui vient vous chercher à Paris. »

Il n'en dit pas davantage : mais vous ne sçauriez vous imaginer en quel desordre ces quatre ou cinq paroles mirent Dom Roderic. Elles luy firent perdre l'esprit et le jugement : et sans raisonner, sans faire reflexion sur ce qu'on luy disoit, sans songer si la chose estoit possible ou vray-semblable, il sortit du corps de la Princesse et ne repliqua pas un seul mot, aimant mieux retourner en Enfer pour rendre compte de ses actions, que de retourner pour la seconde fois en la servitude du mariage, qui lui avoit fait essuyer tant de degoûts, tant de mepris et tant de perils. Si-tost qu'il fut arrivé, il demanda audience ; et en presence de Pluton, d'Æacus, de Minos et de Rhadamante, Conseillers d'Estat, il confirma ce que les âmes des maris avoient dit souvent. Et Matteo, qui fut plus fin que le Diable s'en retourna à Florence avec grand'joye. Non pas que la chronique die que le Roy luy eust fait aucun bien : mais comme il avoit assez gaigné dans les deux occasions precedentes, il se tenoit fort heureux, sans doute, de n'avoir pas esté pendu à Paris.

FIN



EPITAPHES

DE M. DE MOLIERE

Sous ce tombeau gisent Plaute et Terence,
Et cependant le seul Moliere y gist
Leurs trois talens ne formoient qu'un esprit
Dont le bel art rejouissoit la France ;
Ils sont partis, et j'ay peu d'esperance
De les revoir, malgré tous nos efforts,
Pour un long temps selon toute apparence
Terence et Plaute et Moliere sont morts.

AUTRE

Cy gist qui parut sur la scene
Le singe de la vie humaine,
Qui n'aura jamais son egal
Mais voulant de la mort ainsi que de la vie,
Estre l'imitateur, dans une comedie ;
Pour trop bien reussir il reussit fort mal ;
Car la mort en estant ravie,
Trouva si belle sa copie
Qu'elle en fit un original.

AUTRE

Cy gist parmy les trepassez
Qui joüoit un chacun d'une impudence extresme,
Mais ce docteur bouffon n'en sçavoit pas assez
Pour empescher la mort de le joüer luy-mesme.

AUTRE

Cy gist sous cette froide pierre
Le fameux comique Moliere.
Je ne sçay pas s'il y dort,
Car luy, qui sçeut tout contrefaire,
Ne fit jamais mieux le mort.

AUTRE

Moliere est dans la fosse noire,
On dit qu'il est mort tout de bon ;
Pour moy, je ne le sçaurois croire,
L'acte est trop serieux pour estre d'un bouffon.

AUTRE

Cy gist Moliere ; c'est dommage,
Il faisoit bien son personnage,
Il excelloit surtout à faire le cocu ;
En luy seul, à la comedie,
Tout à la fois nous avons veu
L'original et la copie.

AUTRE

Cy gist un qu'on dit estre mort ;
Je ne sçay s'il l'est, ou s'il dort :
Sa maladie imaginaire
Ne peut pas l'avoir fait mourir ;
C'est un tour qu'il jouë à plaisir,
Car il aymoit à contrefaire.
Quoy qu'il en soit, cy gist Moliere ;
Comme il estoit grand comedien,
Pour un mort imaginaire,
S'il le fait, il le fait fort bien.

AUTRE

Quoy ! c'est donc le pauvre Moliere
Qu'on porte dans le cimetiere,
S'ecrierent quelques voisins.
Non, dit certain apothicaire,
C'est le Malade imaginaire
Qui veut railler les medecins.

AUTRE

J'ay de tous les Estats decouvert le mistere,
Des rois et des devots, du marquis, du vulgaire,
Joüant le medecin, je me suis echoüé,
Je meurs sans medecin, sans prestre et sans notaire,
J'ay joüé la mort mesme et la mort m'a joüé.

AUTRE

Il est passé, ce Moliere,
Du theâtre dans la biere ;
Le pauvre homme a fait faux bon,
Et ce renommé bouffon
N'a jamais sçeu si bien faire
Le Malade imaginaire,
Qu'il fait le mort tout de bon.

AUTRE

Ouy, sept villes pour Homere
Eurent, jadis, des debats,
Chacune s'en disant mere,
Le vouloit avoir; mais las !
A l'egard du grand Moliere
Dont Paris fit tant de cas,
Le sort se trouve contraire,
La difference est entiere,
Mesme chose ce n'est pas ;

A-t-il fermé la paupiere
Dans son Mort imaginaire,
Son corps, après son trepas,
Ne trouve aucun cimetiere.

AUTRE

Cy gist cet heroïque autheur
Qui fit d'un sage un imposteur,
Et des sçavans en medecine,
Des bourreaux et gens sans doctrine.
Il n'eut jamais une autre loy
Que celle qui detruit la foy;
Il se servit de la coquille
Et de la mere et de la fille,
Et ne trouva dedans sa fin
Ni Dieu, ni loy, ni medecin.

AUTRE

Cy gist le Terence françois
Qui merita pendant sa vie
De divertir, malgré l'envie,
Le plus sage de tous les rois.
Il a poussé l'esprit comique
Jusques au dernier de ses jours;
La mort en arrestant le cours,
Il a finy par le tragique.

AUTRE

Si dans son art c'est estre un ouvrier parfait
Que sçavoir trait pour trait
Imiter la nature,
Moliere doit passer pour tel :
Michel-Ange, le Brun et toute la peinture,
Comme luy n'ont sçeu faire un mort au naturel.

AUTRE

Fâcheux, bigots, cocus, medecins, avocats,
Ignorans et sçavans, nobles, bourgeois, prelats,
J'ay tout joüé ; la mort mesme a craint ma satire.
J'ay fait pour la berner un genereux effort,
Elle m'en a puny ; mais enfin je puis dire
Avoir joüé jusqu'à la mort.

AUTRE

Ornement du theâtre, incomparable acteur,
Charmant poëte, illustre autheur,
C'est toy, dont les plaisanteries
Ont gueri des marquis l'esprit extravagant ;
C'est toy, qui par tes momeries
As reprimé l'orgueil du bourgeois arrogant.
Ta muse en joüant l'hypocrite,
A redressé les faux devots,
La precieuse, à tes bons mots,
A reconnu son faux merite ;
L'homme ennemy du genre humain,
Le campagnard qui tout admire,
N'ont pas leu tes ecrits en vain :
Tous deux s'y sont instruits, en ne pensant qu'à rire ;
Enfin tu reformas et la ville et la cour,
Mais quelle en fut la recompense !
Les François rougiront un jour
De leur peu de reconnoissance ;
Il leur fallut un comedien
Qui mit à les polir son art et son etude,
Mais Moliere à ta gloire il ne manqueroit rien,
Si parmy leurs deffauts que tu peignis si bien,
Tu les avois repris de leur ingratitude.

AUTRE

Moliere n'est pas mort ; c'est une erreur de suivre
La foy que de ce bruit on veut partout semer ;
S'il a rendu l'esprit qu'on a veu l'animer,
Deux mille autres le font revivre.

AUTRE

Cy gist l'illustre autheur de la juste satire,
Du siecle corrompu le fleau terrassant,
Dont le trepas, quoyque recent,
Donne à beaucoup de gens l'audace de medire.
On ne voit toutefois que le cagot sourire,
Ou le medecin innocent,
A ce qu'un marquis sot en dit en grimacant,
Parce qu'il a voulu tous trois les interdire.
Montre-toy plus sage, passant,
Et si ton cœur reconnoissant
Se plut à sa façon d'escrire,
Adresse en sa faveur des vœux au tout-puissant,
Et donne quelques pleurs à qui te fit tant rire.

AUTRE

La Parque m'a surpris, personne ne l'ignore,
Son coup fut aussi prompt que le feu des eclairs ;
Mais mon renom fameux dans ce bas univers,
Malgré ce choc mortel, m'y fera vivre encore.

Les fleurs que dans ses champs Helicon voit eclore,
Reçeurent de mes soins mille ornements divers,
On ne peut rien trouver de si beau que mes vers,
Et de son propre encens, Apollon les honore.

Le plus grand roy du monde en vanta les attraits,
Hippocrate gemit sous l'effort de leurs traits
Et le vice avec eux se vit toujours en guerre ;

Un faux zele pourtant à la fin m'entreprit,
Mais pendant qu'à mon corps on refusoit la terre,
Le ciel s'ouvrit, sans peine, à mon divin esprit.

AUTRE

Dans le mesme temps que mourut
Ce grand, cet illustre Moliere,
On dit que la Parque voulut
Luy donner un apothicaire.

Un medecin mourut aussy,
D'une science assez profonde,
Un procureur en fit ainsi,
Allant plaider en l'autre monde.

Voilà de bonnes gens ensemble :
Un procureur, un medecin,
Un apothicaire, et me semble
Que Moliere est un passe-fin.

Le medecin voyant Moliere,
Luy dit d'un ton de goguenard :
Hé bien, malade imaginaire,
Vous voilà pris comme un renard.

Survint aussy l'apothicaire,
Qui luy dit, mais d'un ton plus doux :
Si vous aviez pris un clystere,
Vous ne seriez point avec nous.

Le procureur prit la parole,
Et luy dit, parlant de tous deux :
Ils ont joüé si bien leur rôle
Qu'ils m'ont fait venir avec eux.

Moliere alors prenant party,
Dit au procureur : Je vous prie,
Faisons enrager ces gens cy,
Et je feray vostre partie.

De peur d'oublier son mestier
Le procureur dit à Moliere :
Ne leur donnez point de quartier,
Et j'auray soin de vostre affaire.

Moliere, avec son procureur,
Ayant commencé cette guerre,
Le medecin, l'apothicaire,
Se sont enfuis mourans de peur.

Partout se rendent effroyables
Et Moliere, et les procureurs,
Puisque mesme parmy les diables
Ils jettent d'horribles terreurs.

AUTRE

Je croy que l'on n'a jamais fait
Ce qu'a fait le fameux Moliere,
Car d'un malade imaginaire
Il a fait un mort en effet.

Il a voulu faire bien pis,
Car il a creu par ses finesses
Et par quelques tours de souplesses,
Entrer tout droit en paradis.

Quand il a quitté ces bas lieux,
Il avoit exprès à sa bouche
Une barbe de Scaramouche,
Pour tromper le portier des cieux.

Le portier qui le reconnut
Deguisé de cette maniere,
D'un ton, d'une voix de tonnerre,
Le renvoya chez Belzebut.

Voyant la ruse sans effet,
Sa fausse barbe et ses paroles,
Il offrit cinquante pistoles
Qu'il avoit encore au gousset.

Le portier luy dit, en courroux :
Allez ! âme trop mercenaire,
Ce n'est pas là de la maniere
Que l'on en agit avec nous ;

Allez, allez chercher l'enfer,
Ce doit estre vostre demeure ;
Où vous pourrez faire à toute heure
Le bouffon devant Lucifer.

Se voyant donc chassé des cieux,
Il ne sçavoit quel chemin prendre,
Et fut obligé de descendre,
Pour s'en aller en d'autres lieux.

Aussi-tost qu'il fut près d'entrer
Dans le triste et le sombre empire,
Il ne put s'empescher de rire,
Voyant tout le monde pleurer.

Alors le monarque Pluton,
Regardant cette âme bouffonne,
Commande aussi-tost qu'on luy donne
Le brevet de maistre bouffon.

Voilà de Moliere le sort !
Qu'on ne luy porte point d'envie

De ce qu'il fait après sa mort
Ce qu'il a fait durant sa vie.

Je croy qu'on n'en est point jaloux,
Et mesme personne ne gronde
De ce qu'il fait en l'autre monde
Tout ce qu'il a fait avec nous.

AUTRE

Cy gist qui sçavoit l'art de rire
Aux depens de tout l'univers,
Et d'assaisonner ses bons vers
Du sel piquant de la satire ;
D'un style agreable et bouffon
Qui ne fut jamais trouvé fade,
Il a joüé sain et malade,
Homme, femme, jeune et barbon ;
Le cocu, le jaloux, le plaisant, le critique,
Le gentilhomme et le bourgeois,
Le marquis et le villageois,
Ont esté le sujet de sa veine comique.
Heureux, s'il n'avoit pas enfin
Attaqué l'hypocrite avec le medecin :
Ces derniers luy gardant une hayne intestine,
L'ont laissé sans secours descendre au monument,
Le medecin sans medecine,
Et le bigot sans sacrement.

LES MEDECINS VENGEZ

La suite funeste du Malade imaginaire.

Depuis longtemps une erreur sans seconde
Dans l'esprit des mortels regnoit absolument,
Et dans tous les recoins du monde
Son pouvoir s'etendoit universellement,
Quand un des grans hommes de France,
Moins renommé par sa naissance
Que celebre par ses ecrits,
Reconnoissant cette chimere,
Voulut en la rendant vulgaire
Desabuser jusqu'aux moindres esprits.

Ce fut cet homme incomparable,
Cet excellent peintre des mœurs,
Moliere enfin, de qui la plume inimitable
Voulut des medecins, par un trait admirable,
Representer les brutales humeurs.
Il connut que l'idolatrie
Que les hommes ont pour la vie,
Estant le seul fondement de leur art,
Et que bien loin de soulager nos peines,
Leur esprit n'avoit autre egard
Que de tirer profit des foiblesses humaines.

Comme dans un vivant tableau,
Nous remarquons dans sa piece derniere,
Qu'un homme se faisant malade imaginaire,
Se croit, quoyque tres-sain, proche de son tombeau :
Qu'un medecin plein d'arrogance
Entretient par son ignorance

Cette erreur ridicule, et par un soin fatal
Loin qu'à la dissiper son esprit s'etudie,
Il augmente sa maladie
Pour d'autant plus profiter de son mal.

Par des ordonnances severes,
Il luy prescrit dans l'espace d'un mois
Douze purgations, quinze ou seize clysteres,
Sans les sirops, desquels son caprice fait choix.
C'est ce qui nous fait voir que de la medecine
L'art fut trouvé plus pour nostre ruine,
Que pour nostre soulagement,
Puisque pour peu de mal que puisse avoir un homme,
L'excès des remedes l'assomme ;
On corrompt la bonté de son temperament.

Que ces docteurs, pleins d'avarice,
Se font riches à nos depens ;
Et qu'au lieu que chez les marchans
Nous prenons simplement ce qui nous est propice,
Il nous faut chez ces gens, loin de ce qui nous sert,
Prendre le poison qui nous pert ;
Et loin qu'aucun degoust au refus nous obstine,
Il faut non seulement, par un fascheux destin,
Que nous payions nostre assassin,
Mais encore le fer dont il nous assassine.
C'est ce que cet illustre autheur,
Dans sa piece nous fit paroistre,
Mais en nous le faisant connoistre
Il attira luy-mesme son malheur.
Les medecins d'intelligence
Aspirans tous à la vengeance,
Chercherent les moyens de se la procurer
Et par une mort exemplaire,
Ils conclurent enfin qu'il falloit reparer
Le tort qu'à leur sçavoir sa plume avoit pu faire.

Cependant l'execution
Leur en paroissant difficile,
D'autant que près de luy leur science inutile
Ne leur en fournissoit aucune occasion,
Poussez d'une fureur extreme,
Ils conjurerent la Mort mesme
D'entreprendre ce coup pour eux,
Et pour plus aysement la porter à le faire,
Le plus âgé, d'un air respectueux,
Luy parla de cette maniere.

REQUESTE

DES MEDECINS A LA MORT

Souveraine des rois, maîtresse des humains,
Qui tenez de leurs jours le destin en vos mains
Et de qui le supresme et redoutable empire
S'estend egalement sur tout ce qui respire ;
Voyez d'un œil benin vos pauvres substitus,
Les humbles medecins à vos pieds abattus,
Qui dans l'accablement d'un desespoir extreme,
Ne peuvent recourir qu'à leur princesse mesme.
Vous ne sçavez que trop avec quels soins heureux
Chacun de nous travaille à contenter vos vœux,
Que pour faciliter vostre atteinte mortelle
Nous dissipons des corps la vigueur naturelle ;
Et que sans le secours de nos medicamens
Les hommes pourroient vivre encore plus longtemps.
Cependant, ce n'est pas pour vanter nos services,
Ny demander le prix de tous nos sacrifices,
Que nous osons icy paroistre devant vous ;
Nous ne nous prosternons, madame, à vos genoux

Que pour vous demander justice de Moliere.
C'est luy qui nous detruit dans l'esprit du vulgaire,
Et qui sur son theâtre ose à tous faire voir
Que nostre interest seul fait tout nostre sçavoir,
Que nous n'avons des maux aucune connoissance,
Que de nous les humains tirent peu d'assistance,
Et que loin de sçavoir l'art de les secourir,
Nous ne les guerissons qu'en les faisant mourir.
Jugez à quel mepris cet homme nous expose,
Mais quoy que vous deussiez prendre en main nostre cause
Et detruire qui cherche à nous detruire tous,
Vous ne devez venger, grande reine, que vous.
Oui, cet impertinent, par une audace extreme,
Va jusqu'à vous joüer sur son theâtre mesme,
Et par sa feinte mort, qu'au public il fait voir,
Il brave de vos traits l'invincible pouvoir.
Vengez-vous donc, madame ! et et de son insolence
Punissez l'orgueilleuse et coupable licence,
Montrez en le perçant de veritables coups,
Qu'on ne se moque point impunément de vous,
Que vous sçavez braver, qui comme luy vous brave,
Que le plus grand mortel vous est moins qu'un esclave,
Quand il a du mepris pour votre authorité,
Et c'est à quoy conclut nostre humble faculté.

La Mort à ce discours furieuse, emportée,
D'un transport non accoutumé,
Prend de ses traits mortels le plus envenimé,
Et pour ne plus trouver sa fureur arrestée,
Elle quitte les medecins
Qui ne penetrans pas ses funestes desseins
Croyent avoir perdu leur peine,
Et que, puisqu'elle fuit sans leur repondre rien,
Elle leur temoigne assez bien
Qu'elle ne pretend pas satisfaire leur hayne.

9

Cependant à ce coup fatal,
La cruelle trop empressée
Ne croit pas son offense assez bien effacée,
Si Moliere ne meurt dans le Palais-Royal.
Elle entre, elle en approche et veut se satisfaire,
Mais voyant qu'il la brave, et que tout au contraire
D'exciter de l'horreur, elle augmente les ris,
Pleine de honte et de furie,
Elle quitte la comedie,
Et va l'attendre à son logis.

C'est là que l'illustre Moliere
Arrive malheureusement,
Et trouve en son appartement
Cette barbare meurtriere.
A peine est-il entré que d'un trait inhumain
Conduit par sa funeste main
Elle rend sa rage assouvie.
Et sortant de ce lieu d'un pas precipité,
Laisse, pour mieux marquer sa noire cruauté,
Ce grand homme à la fois sans parole et sans vie.

Telle qu'en sortant du combat
Paroit une amazone après une victoire,
Telle après son assassinat
Parut aux medecins la Mort pleine de gloire :
Ne craignez plus, dit-elle, avec un ton hautain,
Celuy qui de vostre art detrompoit le vulgaire,
Celuy qui m'outrageoit et vous estoit contraire
Vient d'estre percé de ma main.
Travaillez donc pour mon empire,
Pour l'agrandir employez-vous,
Et puisque je suis pour vous tous,
Sçachez que desormais nul n'osera vous nuire.

Alors les medecins, d'un ton plein de transport,
Crierent tous : Vivat ! vivat ! Moliere est mort !

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE.

COLLECTION MOLIÈRESQUE

TIRÉE A CENT EXEMPLAIRES SEULEMENT

avec Notices par MM. P. LACROIX et autres bibliop

EN VENTE :

Le Songe du Resveur. Paris, Guill. de Luyne, 1660, Non cité dans le *Manuel.* . . . .

Le Roy glorieux au monde, par le curé de Saint-Barth Pamphlet contre Molière et Turenne. — Réimp faite d'après l'exemplaire *unique* de la Biblio Impériale. Cet exemplaire, le seul qui ait échap destruction de l'édition, est celui que l'auteu offert à Louis XIV. . . . . .

Élomire hypocondre, ou les Médecins vengez, coméd M. Le Boulanger de Chalussay. Paris, Ch. de 1670, in-12, avec un frontispice . . .

Joguenet, ou les Vieillards dupés, comédie en 3 Première forme des *Fourberies de Scapin.* Im pour la première fois, d'après un manuscrit du siècle, et qui paraît être autographe . .

L'Enfer burlesque; le Mariage de Belphégor et les Ép de M de Molière. Cologne, Jean Le Blanc, 1677 avec un frontispice. . . . . .

SOUS PRESSE :

Les Incompatibles, ballet, par Molière ; réimpri l'édition de Montpellier, 1655, et précédé d'une Prix : . . . .

La Guerre comique, ou la Défense de l'Escole des Paris, 1664, avec Notice. . . . .

La Fameuse comédienne, ou Histoire de la Guérin ravant femme et veuve de Molière (Attribué à Ra à La Fontaine).

Enfin, des Recueils de diverses pièces, en prose et satiriques ou facétieuses, sur les *Précieuses,* su *promptu de Versailles,* sur le *Tartuffe,* sur le *Misan* sur le *Festin de Pierre,* etc.





